

Le Boxeur impénitent

Roman (vers 1940) de Nicolas Ries (*1876–†1941)

Pour Audrey de Waha

L'objectif de cette contribution¹ est de combler des lacunes dans l'Œuvre de l'auteur luxembourgeois Nicolas Ries (*1876–†1941)², notamment en publiant une partie inédite d'un de ses textes littéraires. Ainsi nous répondons de façon modeste et partielle à l'appel formulé par Frank Wilhelm il y a 30 ans³. Avant de passer à la partie principale de cet article, à savoir le roman en français *Le Boxeur impénitent* (abrégé dorénavant *Boxeur*), il est utile de fournir des données biographiques essentielles. À ceux que cela intéresse, une biographie plus exhaustive peut être consultée dans le livre de Jacques Steffen⁴.

La vie de Ries est particulièrement constante et linéaire : né à Flaxweiler, il fréquente d'abord l'école primaire du village, ensuite l'Athénée de Luxembourg (à partir de 1891). Après son examen de maturité (1898), il étudie aux Cours supérieurs à Luxembourg (1898–1899)⁵, ainsi qu'à Paris et Munich (1899–1903, candidature obtenue en 1901). En 1903, il est reçu avec distinction au doctorat en philosophie et lettres dans la spécialité de français-latin⁶ et fait le stage pédagogique à Luxembourg. De 1905 à 1911, il enseigne comme professeur (d'abord comme répétiteur de deuxième classe) de latin et de français au Gymnase de Diekirch, puis à partir de 1911 à l'École industrielle et commerciale (futur Lycée de Garçons) à Luxembourg. En 1905, il épouse Marguerite Léonie Wintersdorf (*1885–†1970) ; de cette union naissent les deux filles Juliette et Yvonne. Il est un bon vivant, amateur de peinture, athée (mais intéressé aux pratiques et objets religieux) et proche de la gauche libérale⁷. Cofondateur de la revue *Les Cahiers luxembourgeois* (à partir de 1923), qu'il dirigera jusqu'en 1940⁸, il est aussi cofondateur de la « Société des écrivains luxembourgeois de langue

française » (S.E.L.F., 1934), où il est membre du bureau. Ries est un auteur prolifique, puisque pas moins de 302 articles et monographies lui sont attribués⁹. Il a écrit en allemand et en français, sa première œuvre importante étant l'*Essai d'une psychologie du peuple luxembourgeois* (Diekirch, 1911). En 1941, il meurt de tuberculose miliaire¹⁰ et il est enterré au cimetière Notre-Dame à Luxembourg.

Boxeur est son troisième roman et un de ses derniers textes¹¹, si ce n'est le dernier et reste inachevé. Contrairement aux romans *Le Diable aux champs*, *Simple histoire* (1936)¹² et *Sens unique. Roman* (1940)¹³, publiés tous les deux aux Éditions des Cahiers luxembourgeois, *Boxeur* est encore majoritairement inédit¹⁴. Steffen est convaincu que Ries, malade et déprimé par la politique nazie, a trouvé, à la fin de sa vie, quelque réconfort dans la rédaction de ses romans¹⁵. Si Ries avait vécu encore deux, trois ans de plus et sans l'occupation allemande, il aurait peut-être publié lui-même cet écrit aux mêmes éditions.

Boxeur est conservé dans au moins quatre témoins non datés, conservés maintenant à la Bibliothèque nationale du Luxembourg et au Centre national de littérature : un tapuscrit plus ancien (BnL, Ms 561) et un manuscrit, dont il existe aussi une copie dactylographiée (BnL, Ms 753) réalisée par Loll Rolling (?) (*1929–†2013, enterré dans la même tombe familiale). Le Ms 561 comprend 134 feuillets (écrits seulement au recto) non agrafés (format : 34 × 21,5 cm), il provient de l'auteure Ry Boissaux (*1900–†1986), qui l'a vendu à la Bibliothèque nationale en juin 1976. Le manuscrit proprement dit est composé de 215 pages (22 × 17 cm, verso resté majoritairement vide) non reliées, regroupées par chapitre et insérées pour leur protection dans un agenda pour l'année 1956 en cuir bleu, vidé de ses feuilles d'origine. Le manuscrit autographe est un don (date inconnue¹⁶) de la famille de l'auteur et il a porté initialement la cote Ms IV : 755, encore visible au verso de la page de titre. C'est probablement en 1993 que ce manuscrit a été réuni avec sa copie dactylographiée sous la cote Ms 753 et la cote Ms 755 a été réattribuée. Ce tapuscrit conservé sous la cote Ms 753 est fort de 87 feuillets (verso vide) agrafés en format DIN A4. Il s'agit d'un don de Loll (Léon) Rolling, petit-fils de Nicolas Ries, en date du 21 mai 1993. Une photocopie reliée de ce tapuscrit se trouve au Centre national de littérature (L-123). Comme le texte contenu dans les deux tapuscrits n'est pas tout à fait identique, l'édition s'avère plus compliquée. La divergence majeure est la fin inachevée du texte¹⁷ : le Ms 561 (sigle désormais tap. 561) comprend 15 chapitres et se termine par « Mais attendons la fin ! », alors que le Ms 753 contient après cette même phrase le chapitre XVI, toutefois incomplet et qui finit par « La photo

montrait maître Faidheau à la fleur de son âge, portant beau, les favoris taillés à fleur de peau encadrant son visage frais comme ceux du président de la cour. » Ce XVI^e chapitre (illustration 1) est nettement plus court que les précédents, presque une demi-page dans le tapuscrit (sigle tap. 753), et la dernière phrase n'est pas clôturante. Ceci suggère qu'aucun des témoins ne comprend le texte achevé tel que Nicolas Ries l'a imaginé. Le manuscrit (sigle ms. 753) présente un changement d'instrument d'écriture (de la plume au crayon) ainsi que de l'écriture à l'avant-dernière page (moins lisible et contrairement au reste le feuillet est écrit recto-verso). Nous supposons que le chapitre XVI, tel qu'il se présente dans le ms. 753, est la dernière partie rédigée par Ries lui-même. Nous n'avons vu ni la continuation de Loll Rolling, mentionnée dans une note infra-paginale dans un article de 2001 (à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur), ni celle d'Alain Stern évoquée dans une contribution de 1995¹⁸. Si notre hypothèse s'avérait exacte, le caractère incomplet de ce chapitre explique pourquoi il ne figure pas dans le tap. 561. Une autre différence remarquable est la modification du nom de deux localités récurrentes : le tap. 561 semble contenir les formes originales Hautfort (habitants : Hautfortais) et Mousseron (toponymes francisés pour Luxembourg-ville¹⁹ et Mensdorf), dans le tap. 753 ces localités sont appelées Hautefort (Hautefortois) et Manceville. Cette équivalence est notée sur une feuille dans le manuscrit, ce qui prouve que Ries est bien conscient de la modification. De plus, à la page 207 de ms. 753 (voir p. 83 de tap. 753), le toponyme Mousseron n'est pas encore remplacé par Manceville, ce qui prouve que cette modification n'est pas systématique et relativement tardive. Tap. 561 et ms. 753 ont indubitablement été préservés par des propriétaires distincts, car tap. 561 comprend quelques modifications manuscrites qui n'ont pas eu de répercussion sur ms. 753 ou tap. 753, comme par exemple l'ajout supralinéaire « se » au début du chapitre III (« à se servir », voir l'édition ci-dessous, p. 11). La relation entre ms. 753 et tap. 561 n'est pas tout à fait claire, comme nous ne connaissons ni le responsable ni les dates exactes de création et de modification de ce dernier (probablement 1940–1941 ou avant 1951). Une reproduction du premier et du dernier feuillet du ms. 753 figure dans la contribution de Frank Wilhelm incluse dans *Le livre d'or du Lycée de Garçons de Luxembourg*²⁰, qui, dans plusieurs publications, s'est intensément intéressé à Nicolas Ries.

Le roman n'est que partiellement inédit, parce que trois chapitres ont déjà été publiés dans des articles datant de la deuxième moitié du 20^e siècle : le chapitre XV en 1951²¹, le chapitre I en 1962²² et les chapitres I–II en 1991²³. Ces articles ne fournissent quasiment pas d'informations para-textuelles : le témoin utilisé ou la pagination du

manuscrit/tapuscrit ne sont pas indiqués, la décision de publier le chapitre I une deuxième fois n'est pas motivée, les deux articles récents ne mentionnent d'aucune manière les éditions partielles antérieures ou comportent un apparat. Il n'est pas superflu de signaler ces informations puisqu'elles prouvent que ces éditions partielles ont utilisé des témoins distincts et les éditeurs sont intervenus tacitement dans le texte²⁴. Ainsi les responsables des articles de 1951²⁵ et de 1962²⁶, Mehlen et Noppeney, ont utilisé le tap. 561 ou un témoin proche de celui-ci, contrairement à celui de l'article de 1991, qui a opté pour le tap. 753²⁷ ou proche. À côté de ces trois chapitres, de brèves citations, notamment un passage clé du chapitre V²⁸, figurent dans l'article de Wilhelm « L'Amérique du Nord »²⁹, qui propose une analyse plus élaborée, concentrée sur le rapport États-Unis et Europe.

Vu que *Boxeur* reste le seul roman de Ries partiellement inédit, et que trois des 16 chapitres ont déjà été édités dans des périodiques luxembourgeois, nous proposons de continuer cette entreprise de longue durée en éditant, dans la suite logique, les chapitres III-V. Pour l'édition de son dernier roman nous nous baserons sur le tap. 753 puisqu'il comporte le début du chapitre XVI, en indiquant les variantes de tap. 561 et ms. 753 en notes de bas de page. Or, le tap. 753 contient aussi des fautes, qui ne figurent pas ou qui sont parfois corrigées dans le tap. 561 (également imparfait). Dans le tap. 753, les trois chapitres en question occupent les pages 11 à 27, dans le ms. 753 le texte correspondant se trouve aux pages 28 à 72 et dans le tap. 561 aux pages 17 à 42. Cette initiative se concrétise 10 ans après la réédition de *Le Diable aux champs. Simple histoire* et l'inauguration de la place en honneur de Ries à Flaxweiler. Si les responsables de la présente publication sont favorables à l'idée, ce projet d'édition pourrait être continué dans de futurs volumes et l'on mettrait ainsi à disposition du public cette œuvre tardive de Ries dans une présentation aussi complète que possible.

Avant de passer au texte même, il importe d'apporter des informations sur les dates de création et du scénario, sur le titre, sur le contenu, sur les personnages ainsi que sur les lieux. Alors que la date de rédaction du manuscrit du roman *Boxeur* pose peu de problèmes, elle se situe vers 1940³⁰, Nicolas Ries ne donne pas de datation explicite dans son récit. Néanmoins, le retour au Luxembourg du personnage principal John Percy Harald devrait se situer dans la période 1918–1926. Frank Wilhelm a déjà observé que Ries fait une allusion au suicide de l'écrivain René Engelmann (*1880–†1915)³¹, qui a collaboré comme lui au périodique *Der Landwirt*. S'y ajoutent

les précisions « pendant la guerre mondiale » et « la retraite des armées allemandes » à la page 11 de l'édition ci-dessous, ce qui sous-entend que la Première Guerre mondiale est déjà terminée. L'insertion de deux hommes (encore vivants), Nicolas van Werveke (appelé dans le roman van der Keyne)³², historien et Aloyse Kayser (appelé Louis Lepreux)³³, député, morts tous les deux en 1926, implique que cette date est le *terminus ante quem*, si Ries a tenu à respecter ces éléments biographiques. Pour le protagoniste Harald, qui présente plusieurs points communs avec son auteur (lieu de naissance, lycée, amis, auteurs préférés, conviction politique³⁴) cette période 1918–1926 convient tout à fait, comme Ries est né en 1876 et Harald est d'après l'indication dans le chapitre I un « homme d'une quarantaine d'années »³⁵. À nouveau 1926 serait le *terminus ante quem*. Précisément cette même année Victor Engels (appelé Victor Langelot)³⁶ s'est établi à Luxembourg comme architecte. Cependant, Wilhelm affirme sans justification explicite que le roman se déroule dans les années 1930³⁷. Dans les parties éditées du texte, il n'y a allusion ni au krach boursier de 1929, ni à la montée des partis extrêmes en Europe dans les années 1930, des faits qui ont profondément marqué cette période.

Wilhelm explique le titre du roman par les mots suivants « le ci-devant pugiliste ne peut se désintéresser complètement de la lutte, même si elle doit se dérouler dans un autre ring et à un autre niveau. [...] un combat d'ordre éthique »³⁸. Le choix de Ries quant au sport pratiqué par l'émigré revenu s'explique donc.

Pour ce qui est du contenu, Frank Wilhelm, dans sa thèse de doctorat, a mis en évidence les grandes lignes du roman par ces mots-ci :

« Même embryonnaire, l'histoire peut toucher le lecteur luxembourgeois, puisqu'elle aborde des thèmes comme la fille-mère en milieu villageois, l'enfant naturel non reconnu par le père, l'émigration pour des raisons de pression sociale et l'hypocrisie religieuse, le retour et l'attachement à la terre natale, ce à quoi s'ajoute la curiosité qui peut naître d'un personnage aussi peu conventionnellement luxembourgeois que ce prince du noble art, admirateur de Goethe. »³⁹

Un certain nombre de remarques déjà relevées pour les deux premiers romans s'appliquent aussi au dernier. Ainsi s'agit-il également ici d'un livre de professeur : « le narrateur omniscient réclame pour lui tous les droits, y compris celui de penser pour ses personnages »⁴⁰. Y est bien présente sa description de la campagne

luxembourgeoise, qui lui a valu de la part de Wilhelm le surnom de « véritable Virgile »⁴¹. Marcel Noppeney, dans la brève introduction de son édition partielle, l'exprime de cette façon : « [o]n y reconnaîtra l'art descriptif et narratif » qui distingue les deux autres romans de Ries, et il est évident que « le héros principal est, [...], la terre luxembourgeoise »⁴². Un journaliste du *Luxemburger Wort* reprend cette idée, quand il caractérise l'édition du chapitre XV par les mots suivants : « [...] in dem die didaktischen Betrachtungen den epischen Fluß durchziehen »⁴³. En effet, Ries a su tirer profit de ses recherches effectuées pour d'autres publications, surtout celles à caractère touristique et historique, pour étoffer son récit. Pour un historien, l'identification des personnages réels (par exemple Aloyse Kayser) et des faits historiques (découverte de fossiles d'ichtyosaures) insérés dans le récit fictif est particulièrement intéressante. Tout comme dans *Le Diable aux champs* il y a un face à face de la vie campagnarde à la vie citadine, du conservatisme au modernisme⁴⁴. L'abandon des « formes traditionnelles de mentalité rustique » se manifeste ici comme dans les romans précédents⁴⁵. Le thème de la fatalité, dominant dans les deux autres romans, est récurrent dans *Boxeur*⁴⁶. La francophilie de Ries présente dans bon nombre de ses articles et éventuellement aussi l'esprit résistant au début de la Deuxième Guerre mondiale s'observent dans cette phrase du roman : « [...] Verdumont], tout comme Verdun, symbole de l'héroïsme surhumain d'un peuple en armes luttant pour la défense de la liberté »⁴⁷.

Notons que le jugement de Wilhelm relatif au texte, dans sa version conservée, est assez sévère : « Tel quel, ce n'était pas un grand roman en gestation, mais il pose de façon prenante, encore que très théorique, le problème des rapports entre le monde des traditions européennes et celui du pragmatisme américain. »⁴⁸ De son côté, Steffen retient que *Boxeur*, un roman « patriotique »⁴⁹, fait, tout comme *Sens unique*, preuve d'un style et d'une trame plus libres par rapport au premier roman⁵⁰.

Pour les lecteurs, qui n'ont pas encore pris connaissance des trois chapitres édités antérieurement, nous livrons ici de brefs résumés de la trame de ces parties ainsi que des chapitres III-V.

Dans le chapitre I, le boxeur luxembourgeois cultivé John Percy Harald retourne au pays natal après 20 ans⁵¹ d'absence, temps passé aux États-Unis⁵², où il a fait carrière⁵³. Il demande à son ancien camarade de classe du collège de Haut(e)fort⁵⁴, l'architecte Victor Langelot, de bien lui vouloir construire un chalet⁵⁵ à Mousseron/Manceville.

Au chapitre II, Harald invite ses amis de jeunesse, l'avoué maître Baudruche, le journaliste Jean Meuldre et le paysan Pierre Deschamps, à une fête dans son chalet, fête à laquelle assiste aussi Langelot. Harald est choqué par la mentalité actuelle de ses vieux copains. Il veut le retour à la nature, mais il annonce aussi des combats, menés par l'esprit, avec des représentants du « vieux monde décadent ».

Dans le chapitre III, Harald raconte à des amis à Haut(e)fort son passé aux États-Unis. Il fait la connaissance d'Aline Zuyderland⁵⁶ (Ry Boissaux ?) chez maître Baudruche. Elle est décrite en détail et Harald discute avec elle de la femme parfaite.

Au chapitre IV, est décrite la découverte d'une inscription latine au Verdumont (Widdenberg). (Celle-ci, importante pour l'histoire locale et nationale⁵⁷, a réellement eu lieu en 1915, mais elle n'a pas été, comme dans le roman, le résultat d'une initiative prise par un émigré revenu au pays, c'est justement Nicolas van Werveke qui a acheté cette pierre pour l'État luxembourgeois, après avoir été informé de la découverte par Aloyse Kayser.) Harald s'entretient avec l'historien van der Keyne au sujet du territoire luxembourgeois pendant l'antiquité. Celui-là rencontre aussi le député Louis Lepreux. Le lecteur apprend le sort tragique de la mère de Harald et le vrai nom de celui-ci, Jean Maraut.

Dans le chapitre V, Harald/Maraut discute avec Lepreux et Vicange dans la voiture de l'architecte en route vers Flaville. Arrivés sur place, ils entrent au café Estienne, où ils jouent une partie de quilles contre des paysans locaux. Ils parlent de religion et Harald rencontre par hasard un de ses cousins.

Au chapitre XV, Harald (Johnny) et sa demi-sœur⁵⁸ Bella (Isabelle) visitent Vianden, entre autres le château médiéval et la maison habitée par Victor Hugo, ils discutent du passé et d'un projet de vengeance encore flou du boxeur⁵⁹. Bella répond à son amour⁶⁰.

Le commentaire suivant se rapporte avant tout aux chapitres III–V. Des explications supplémentaires pourront suivre dans de futurs articles. Les personnages importants, certains déjà introduits aux chapitres I et II, sont les suivants : John Percy Harald/Jean Maraut, boxeur, qui a gagné beaucoup d'argent. Le protagoniste entretient des liens amicaux avec Victor Langelot, l'architecte, et il connaît du temps de

sa jeunesse maître Baudruche, l'avoué ; Jean Meuldre (ou Merluche, voir tap. 753, p. 60), le journaliste et Pierre Deschamps, le fermier⁶¹. Comme nous venons de préciser, Harald rencontre Aline Zuyderland, l'historien van der Keyne et Louis Lepreux aux chapitres III et IV. Bella, la demi-sœur de Harald, occupe une place importante au chapitre XV. Alors que l'identité réelle, s'il y en a une, des deux personnages Baudruche et Deschamps reste encore à déterminer, nous sommes assez confiant que l'énigme au sujet d'Émile Thierry, mentionné au chapitre I, d'Aline Zuyderland, de monsieur van der Keyne et de Louis Lepreux est résolue.

L'identité des deux derniers est déjà expliquée dans le contexte de la datation du scénario. Émile Thierry est Émile Diderrich (*1881–†1933), directeur d'hôtel à Mondorf-les-Bains et historien local⁶², qui a écrit un article sur le comté de Roussy dans *Les Cahiers luxembourgeois*⁶³, la revue dirigée, rappelons-le, par Ries. C'est précisément là que l'enseignant a puisé certaines informations pour son propre texte, voilà pourquoi Diderrich est mentionné dans le roman. Thierry est simplement la version française de Dietrich. Ries et Diderrich se connaissent bien, Ries écrira même sa notice nécrologique⁶⁴.

Le personnage d'Aline Zuyderland présente de fortes similitudes avec l'écrivaine Ry (Rosalie) Boissaux⁶⁵. Si en réalité elle n'est pas veuve, elle vit cependant séparée de son mari à partir de 1934⁶⁶ et écrit des livres de contes, dont le premier *Blessures. Contes, légendes, fantaisies* (1939) est préfacé et recensé par Ries, qu'elle côtoie. Le nom flamand ou néerlandais pourrait faire référence à ses racines belges, éventuellement même à un deuxième niveau à son enfance passée à Dudelange (littéralement « le pays méridional »). Son adresse fictive au chapitre IX (tap. 753, p. 47) est 15, rue des Roses à Haut(e)fort. Même si Boissaux n'a pas habité à cette adresse (il s'agit de la maison du procureur général d'État honoraire Georges Faber en 1936), elle a néanmoins résidé à Luxembourg et le nom de rue pourrait être un clin d'œil à son prénom. Si dans ce cas-ci la figure ne tombe pas dans l'intervalle 1918–1926, mais est à rapprocher du moment de la rédaction du texte (tout comme le curé de Flaville Pierre-Benoît Maraut), alors l'indication de l'âge de madame Zuyderland « approchant de la quarantaine »⁶⁷ correspond parfaitement à la biographie de Boissaux. L'excursion à Vianden décrite dans le chapitre XV prendrait encore plus de sens, puisque Boissaux est un des membres fondateurs de Les amis de la maison de Victor Hugo (1937). Cela étant, le fait que Boissaux a possédé un exemplaire de *Boxeur* s'explique facilement⁶⁸.

Derrière le journaliste Jean Meuldre, caractérisé « avec une emphase ironique, se disait grand-prêtre de l'opinion publique et chroniqueur de l'histoire impartiale » se cache peut-être Batty (Jean-Baptiste) Weber (*1860–†1940), un collègue de Ries, qui a commencé une carrière de fonctionnaire et qui, à côté de sa profession de journaliste, a travaillé comme sténographe à la Chambre des députés⁶⁹. Dans l'exemplaire dédié de *Le Diable aux champs*, Ries s'adresse « À mon excellent ami Batty Weber [...] »⁷⁰ et comme l'arrière-fond de *Boxeur* est un sujet cher à Weber, cette insertion du personnage de Meuldre est facile à comprendre. Cependant, comme le portrait de ce journaliste n'est guère flatteur (« [...] se vautrait dans la fange de la politique partisane et du scandale profitable. [...] rien que des égoïsmes humains et des envies [...] »), un doute relatif subsiste quant à cette identification.

Les lieux du récit sont surtout Mensdorf (forme dans le tap. 753 : Manceville, d'après la manse = petit domaine féodal), Luxembourg, Flaxweiler⁷¹ et Vianden. Tout comme d'autres écrivains contemporains Ries francise les noms des localités d'origine germanique⁷². Le nom de lieu Verdumont (pour Widdebierg en luxembourgeois) se retrouve dans d'autres publications de Ries, le Mont Créqui⁷³ désigne la colline dite Krékelsbierg à Uebersyren dans la commune de Schuttrange.

Édition des chapitres III-V de *Le Boxeur impénitent* de Nicolas Ries⁷⁴

(p. 11)

Chapitre III

L'hiver se passa fort tranquillement au chalet de Manceville⁷⁵. Après les premiers essais d'organisation et de mise en pratique, les travaux de ménage de notre solitaire ne présentèrent bientôt plus de difficultés. Habitué à payer de sa personne et à [se] servir⁷⁶ lui-même, il avait depuis des années réduit ses besoins dans la mesure du possible. Comme, d'autre part, il préférait la cuisine végétarienne à toute autre, sans cependant donner dans les excès des fanatiques et des purs de l'espèce, tout se passa⁷⁷ fort bien.

Harald n'était pas assez désabusé pour ne faire aucune concession à la sociabilité. Aussi avait-il loué dans la capitale un petit appartement, qu'il occupait plus ou moins régulièrement pour ses déplacements de fin de semaine et le culte d'un petit nombre

CHAPITRE III

L'hiver se passa fort tranquillement au chalet de Manceville. Après les premiers essais d'organisation et de mise en pratique, les travaux de ménage de notre solitaire ne présentèrent bientôt plus de difficultés. Habitué à payer de sa personne et à servir lui-même, il avait depuis des années réduit ses besoins dans la mesure du possible. Comme, d'autre part, il préférait la cuisine végétarienne à toute autre, sans cependant donner dans les excès des fanatiques et des purs de l'espèce, tout se passa fort bien.

Harald n'était pas assez désabusé pour ne faire aucune concession à la sociabilité. Aussi avait-il loué dans la capitale un petit appartement, qu'il occupait plus ou moins régulièrement pour ses déplacements de fin de semaine et le culte d'un petit nombre de relations amicales. C'est ainsi que le chalet de Manceville était devenu sa résidence ordinaire tandis que son pied-à-terre de Hautefort lui servait de week-end.

A Hautefort, ce furent des réunions sans gêne, tantôt autour d'une table de restaurant, tantôt chez un copain, qui l'invitait à un repas de famille, où on le considérait comme un ami de choix et un hôte longtemps attendu. En raison de l'animosité qui caractérisait les discussions politiques, mais aussi par suite de l'ignorance où il se trouvait des questions du moment, il les fuyait du plus loin qu'il pouvait et s'adonnait généralement à une partie d'échecs ou de jaquet.

Ce fut surtout au commencement de ces réunions intimes qu'il contribuait pour une partie notable aux frais de conversation et qu'il retenait l'attention générale par le récit qu'il faisait de la vie américaine et de ses expériences dans le monde des athlètes. Mais dès qu'on abordait le chapitre de l'argent et des fortunes pharamineuses accumulées en un rien de temps, il devenait plus taciturne.

La plupart des Hautefortois trouvaient étrange qu'au pays du dollar l'argent fut tellement dépourvu d'odeur et qu'il fût de mauvais goût là-bas de s'informer de la façon dont tel personnage gagnait sa vie et entassait des millions. Du moment qu'on gagnait de l'argent, les scrupules des philosophes n'avaient qu'à s'incliner devant le pragmatisme des affaires et peu importait que ce fût dans la métallurgie ou dans les pétroles, dans l'automobilisme ou dans les ciments, dans les abattoirs ou les produits d'alimentation, dans la quincaillerie ou le graissage des voitures qu'on le gagnait. En Amérique, et je ne fais que constater ce que je ne me permets pas de juger, l'homme est aussi égal devant le dollar que devant la loi.

Quant aux sports athlétiques, rien ne saurait, dit-il, mieux convenir à la mentalité de ces grands enfants, restés candides et enfantins jusque dans l'usage général des sucreries. Et les anecdotes de fuser sur le manie des Américains de tout préparer au sucre et à la confiture et de s'obstiner, comme s'il ne pouvait y avoir rien de meilleur au monde, à sucrer les plats des Européens, qui se défendent, mais en vain, d'en mettre dans leur salade, sur leurs rôtis et jusque sur leurs huîtres de culture grosses comme des beignets et astucieuses comme des bêtes féroces, qu'il faut avaler par tranches successives et écraser sous la dent pour les empêcher de vous happer la pomme d'Adam au passage.

C'est auprès de son ami Vicange qu'il passa les soirées les plus agréables en compagnie de gens d'esprit, pratiquant la conversation comme le premier des beaux-arts et aimant la bonne chère assaisonnée de bonne humeur.

Parfois, car ce bon "Vic" avait la bougeotte comme tout artiste qui se respecte, c'étaient les parlottes sans fin au sujet des "randonnées" qu'il avait entreprises naguère à travers l'Egypte et la Scandinavie ou concernant ses années d'apprentissage passées les brasseries de Munich pendant la guerre mondiale et durant les sombres jours d'émeute consécutifs à la retraite des armées allemandes.

donc

de relations amicales. C'est ainsi que le chalet de Manceville⁷⁸ était devenu sa résidence ordinaire tandis que son pied-à-terre de Hautefort⁷⁹ lui servait de week-end.

A Hautefort⁸⁰, ce furent des réunions sans gêne, tantôt autour d'une table de restaurant, tantôt chez un copain, qui l'invitait à un repas de famille, où on le considérait comme un ami de choix et un hôte longtemps attendu. En raison de l'animosité qui caractérisait les discussions politiques, mais aussi par suite de l'ignorance où il se trouvait des questions du moment, il les fuyait du plus loin qu'il pouvait et s'adonnait généralement à une partie d'échecs ou de jaquet.

Ce fut surtout au commencement de ces réunions intimes qu'il contribuait pour une partie notable aux frais de conversation⁸¹ et qu'il retenait l'attention générale par le récit qu'il faisait de la vie américaine et de ses expériences dans le monde des athlètes. Mais dès qu'on abordait le chapitre de l'argent et des fortunes pharamineuses accumulées en un rien de temps, il devenait plus taciturne.

La plupart des Hautefortois⁸² trouvaient étrange qu'au pays du dollar l'argent f[ût] t⁸³ tellement dépourvu d'odeur et qu'il fût de mauvais goût là-bas de s'informer de la façon dont tel personnage gagnait sa vie et entassait des⁸⁴ millions. Du moment qu'on gagnait de l'argent⁸⁵, les scrupules des philosophes n'avaient⁸⁶ qu'à s'incliner devant le pragmatisme des affaires et peu importait que ce fût dans la métallurgie ou dans les pétroles⁸⁷, dans l'automobilisme ou dans les ciments, dans les abattoirs ou les produits d'alimentation, dans la quincaillerie ou le graissage des voitures qu'on le gagnait⁸⁸. En Amérique, et je ne fais que constater ce que je ne me permets pas de juger,⁸⁹ l'homme est aussi égal devant le dollar que devant la loi.

Quant aux sports athlétiques, rien ne saurait, dit-il, mieux convenir à la mentalité de ces grands enfants, restés candides et enfantins jusque dans l'usage général des sucreries. Et les anecdotes de fuser sur l[a]⁹⁰ manie des Américains de tout préparer au sucre et à la confiture et de s'obstiner, comme s'il ne pouvait y avoir rien de meilleur au monde, à sucrer les plats des Européens, qui se défendent, mais en vain, d'en mettre dans leur salade, sur leurs rôtis et jusque sur leurs huîtres de culture grosses comme des beignets et astucieuses comme des bêtes féroces, qu'il faut avaler par tranches successives et écraser sous la dent pour les empêcher de vous happer la pomme d'Adam au passage.

C'est auprès de son ami Vicange⁹¹ qu'il passa les soirées les plus agréables en compagnie de gens d'esprit, pratiquant la conversation comme le premier des beaux-arts et aimant la bonne chère assaisonnée de bonne humeur.

Parfois, car ce bon « Vic » avait la bougeotte comme tout artiste qui se respecte, c'étaient les parlottes⁹² sans fin au sujet des « randonnées » qu'il avait entreprises naguère à travers l'Égypte et la Scandinavie ou concernant ses années d'apprentissage passées \dans/⁹³ les brasseries de Munich pendant la guerre mondiale et durant les sombres jours d'émeute consécutifs à la retraite des armées allemandes.

(p. 12)

Comme il avait l'imagination féconde et le verbe fleuri⁹⁴, l'ironie facile et le crayon alerte, il accompagnait le récit de ses aventures de dessins humoristiques ou sortait de ses cartons les croquis grotesques pris sur le vif des conseils d'ouvriers et de soldats haranguant les foules ameutées des soiffards mis en quarantaine.

Ou c'était une partie de quilles organisée en l'honneur de Harald, où celui-ci dut faire des efforts sur lui-même pour ne pas démolir à chaque coup de boule tout le matériel disponible. Et c'était plaisir de voir ces joueurs si dissemblables de stature et de tempérament s'amuser comme des enfants et rentrer chez eux ragaillardis comme au sortir d'une fontaine de jouvence.

* * *

Un jour, Harald fit chez maître Baudruche la connaissance d'une jeune femme, qu'on lui présenta comme la veuve d'un écrivain hollandais mort aux Indes. Supérieurement intelligente et versée dans toutes les littératures, madame⁹⁵ Zuyderland avait, en compagnie de son mari, parcouru les deux hémisphères et appris à connaître bien des personnages considérables. Comme son mari ne lui avait guère laissé de fortune, elle avait essayé de vivre de sa plume et, après des essais peu remarqués, connu des succès flatteurs dans la chronique fantaisiste et le reportage imaginaire.

Madame Zuyderland avait l'âme aventureuse. Au courant de ses pérégrinations, il lui avait été donné d'éprouver les sensations les plus contradictoires, de goûter les

ivresses les plus exaltantes. Habitée pendant une dizaine d'années à mener la vie à grand[e]s gui[d]es⁹⁶, d'assouvir tous ses caprices et de ne jamais se soucier du lendemain, elle avait joui des cocktails les plus extravagants, des parfums les plus subtils, des cigarettes les plus rares.

Elle était étrangement belle et énigmatique comme une fleur des tropiques. Sa tête, panachée d'une ample chevelure d'un noir lustré d'ébène et barrée de lèvres arquées violemment passées⁹⁷ au rouge, semblait faite pour servir de repoussoir à ses grands yeux de gitane abrités de longs cils relevés en toit de pagode. Bien faite de sa personne [elle savait]⁹⁸ d'instinct quel empire peut prendre sur l'homme une femme d'esprit censée⁹⁹ se posséder¹⁰⁰ souverainement et ne songeant guère à cacher ses belles jambes croisées ni à voiler ses épaules au galbe troublant.

A en juger par l'impression première qu'elle produisait sur les hommes prêts à l'écouter, elle était tout raison, sans rien d'animal en sa personne. De temps à autre seulement on croyait, à travers les manifestations d'une assurance toute virile, voir luire le regard du félin aux aguets.

Harald avait l'œil trop exercé pour ne pas comprendre que cette femme était moins sûre d'elle-même qu'elle ne¹⁰¹ voulait le paraître. Telle intonation de sa voix, tel regard de tendresse vite refoulée lui disaient que son esprit n'était pas parvenu à anéantir sa sensibilité, ni son intelligence virile les petits calculs de la femme.

Sur les hommes qu'elle jugeait dignes de son intérêt, elle s'essayait à la façon d'une comédienne paradoxale, tantôt attachée à mettre en valeur des méthodes éprouvées et définitivement classées, tantôt à jouer franc jeu et à faire prévaloir ses réactions très personnelles sur les voies et moyens d'un classicisme désuet. Et comme, par suite de son existence aventureuse et dans la hâte qu'elle avait mise jusque-là à cueillir « les roses de la vie », elle n'était pas parvenue à la sérénité d'un équilibre total, elle paraissait plus compliquée et plus énigmatique qu'elle n'était en réalité.

(p. 13)

Le fait est que, lorsque madame¹⁰² Zuyderland était seule en face d'elle-même, il lui arrivait de prendre de sa véritable nature une conscience telle qu'elle s'en révoltait.

Elle avait plus besoin de tendresse et d'intimité qu'elle n'eût voulu en avouer publiquement, voire entre amis. Mais c'est surtout aux heures sombres, quand le duel de son orgueilleuse raison et de sa tendresse refoulée s'était terminé sans résultat, qu'elle se lamentait de sa solitude et de son ennui. Dans ces moments, elle était d'une susceptibilité extrême et se plaignait du peu d'affection qu'on lui prodiguait en paroles et en action. Elle était malheureuse.

Mais d'une façon générale et à l'exception des heures noires de dépression morale, elle voulait qu'on s'occupât d'elle, qu'on la prit au sérieux et qu'on s'ennuyât d'elle sans qu'elle fût obligée à rien d'autre qu'à sourire et à se dire que tout cela lui était bien dû, qu'elle¹⁰³ n'en aurait aucune gratitude à personne.

Son mariage avait été une conjonction d'humeurs plutôt qu'une rencontre providentielle d'affection. A vrai dire, ç'avait été une association de prospecteurs partis à la conquête du monde, mais non pas un pacte de famille basé sur l'amour et le sacrifice. Approchant de la quarantaine – deux fois vingt ans ! – et restée seule, sans attaches familiales, il lui arrivait¹⁰⁴ de cultiver son spleen à la façon d'une plante exotique reléguée en serre froide, loin de la luxuriance et des senteurs capiteuses des terres de soleil. Alors, elle faisait des rêves fiévreux, où, comme dans un mirage d'Atlantide, elle s'entrevoyait dans les bras d'un dompteur de fauves aux bras musclés, couvert de gloire et auréolé de douceur.

Harald ne fut pas dupe de ce dédoublement sentimental. Il voyait en madame¹⁰⁵ Zuyderland l'actrice qui se donne en spectacle en face de la spectatrice qui¹⁰⁶ applaudit, la recherche de l'émotion mêlée au besoin de se faire valoir, le monde des illusions noyé dans le monde réel, l'esprit qui flirte avec les aventures contrarié par la passion qui se contemple amoureusement, toute[s]¹⁰⁷ les gammes du dilettantisme sentimental, romanesque et théâtral.

Il était loin de se faire de la femme une idée tout orientale, mais il lui semblait que l'amour constitue un obstacle à trop de choses raisonnables et graves pour ne pas entraver la sérénité d'un sage voué au culte de la spiritualité.

Un jour, un de ces samedis que ses amis attendaient comme un jour de fête, moins la gêne de l'endimanchement, ce fut quand madame¹⁰⁸ Zuyderland eut épuisé

le répertoire de ses séductions d'ordre intellectuel et au beau milieu d'une discussion sur Bernard Shaw¹⁰⁹ et ses vues concernant la femme intelligente devant le socialisme et le capitalisme, [qu']elle¹¹⁰ demanda à brûle-pourpoint :¹¹¹

- Monsieur Harald, je vais vous poser une question bien indiscrète : Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?
- Moi, madame¹¹² ?
- Oui, monsieur¹¹³ Harald, pourquoi, s'il vous plaît ?
- Eh bien, madame¹¹⁴, je vous étonnerai, je vous décevrai peut-être en vous avouant que c'est là une question que je ne me suis¹¹⁵ plus posée depuis l'âge de, voyons, dix-huit ans. Mais [si] vous¹¹⁶ tenez à avoir là-dessus mon opinion, je vous dirai que c'est par scrupule autant que par égoïsme. Plus je m'examine et plus je craindrais¹¹⁷ de manquer à peu près de tout ce qu'il faut pour rendre heureuse une femme sans me rendre malheureux moi-même.
- Vous exagérez, monsieur¹¹⁸ Harald.
- A peine, madame¹¹⁹, mais vous me permettez de ne pas insister sur la nature de ces scrupules. Je me bornerai donc à vous dire que je me suis fait de la liberté une image peut-être chimérique et outrageusement égoïste, mais une idée dont je ne suis pas arrivé jusqu'ici à me délivrer.

(p. 14)

C'est peut-être aussi, et cela compte tout de même pour quelque chose, que, quant aux femmes que je pourrais aimer, j'en ai une là – il ferma les yeux en les désignant du doigt – qui est la plus belle de toutes celles qui existent ; que j'en ai une là – il montra son front – qui est intelligente au-delà de toute comparaison ; et que j'en ai une là – il posa¹²⁰ sa main sur son cœur – qui est sage entre les sages. Alors, vous comprenez ...

- Je vous comprends, Monsieur Harald. Vous parlez de la femme idéale, c'est-à-dire d'un être trop parfait, trop divin pour exister sur terre. Mais si cette déesse de vos rêves, belle, intelligente et vertueuse, vous semble introuvable en ce bas monde, il est tout aussi certain que vous avez des dons qui pourraient contribuer à rendre¹²¹ cette existence à deux non seulement agréable, mais encore enviable. Vous alliez la force à la douceur ...

- Hercule aux pieds d'Omphale.
- L'absence de besoins des philosophes à l'indépendance des gens fortunés ...
- Diogène, directeur du sérail.

Voilà que vous devenez cynique comme votre patron ou que vous faites semblant de ne pas comprendre.

- Ne vous disais-je pas que nous ne sommes pas faits pour nous entendre ?
- Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur¹²² Harald.
- Mais bien de moi, madame¹²³, et de ce que je puis valoir comme mari éventuel d'une femme parfaite. Non, madame¹²⁴, je ne prétends pas à plus de sagesse que [ne] saurait¹²⁵ en avoir un homme bien portant, ayant plus de muscles que de besoins, résolu à défendre son indépendance et sa bonne humeur aussi longtemps que faire se pourra. Et si le peu de fortune que j'ai pu préserver de la rapacité des gangsters pouvait suffire à vivre honorablement et à faire quelque bien, il ne me resterait plus rien à désirer.
- Mais je n'ai nullement l'intention de vous convertir à d'autres sentiments.
- Pourquoi¹²⁶, madame¹²⁷, si vous étiez tellement certaine que je fais fausse route et tellement dévouée que vous seriez prête à me ramener [dans le]¹²⁸ bon chemin ?
- Ce n'est pas là mon talent et je n'aurai pas l'outrecuidance de vouloir faire votre salut malgré vous. A tout prendre, j'admire votre belle assurance autant que votre amour de la liberté totale. Je vous admire et vous envie.
- Mais non, madame. Réservons notre admiration à la pratique de vertus tout autrement héroïques que celles que permet le souci de notre bien-être bourgeois. En attendant qu'une supériorité aussi improbable se manifeste, chez vous ou chez moi, faisons ce qui est de notre métier depuis que le bon Dieu nous a mis à la porte de son paradis.
- Hélas.
- Pourquoi : hélas ? Si le sort a voulu que nous trouvions plus de satisfaction dans la recherche d'un bonheur impossible que dans la jouissance d'un repos plein d'ennuyeuse monotonie.
- Vous aimez la lutte, vous, vous êtes un homme.
- Vous admirez les lutteurs, madame¹²⁹, et nous sommes bien près de nous entendre, n'est-ce pas ?
- Vous croyez ?

La¹³⁰ conversation glissa vers d'autres sujets. Mais madame¹³¹ Zuyderland ne s'avouait pas vaincue pour si peu et se promit de revenir à la rescousse, oh, bien discrètement et par des détours, dès que l'occasion s'en présenterait.

(p. 15)

Chapitre IV

Depuis que cet étranger, cet Américain tombé du ciel s'était installé à Manceville¹³², les paysans ne tarissaient plus de suppositions concernant son état-civil et les singularités de son existence.

Ils comprenaient à la rigueur qu'un rentier sur le retour, désabusé et trop pauvre pour se permettre le luxe d'un appartement coûteux en ville vînt passer le reste de ses jours à la campagne. Mais qu'un homme dans la force de l'âge, apparemment riche et habitué pendant des années à l'existence fiévreuse d'une grande ville américaine consente à s'enterrer vivant à l'entrée d'un pauvre village pour y vivre dans une inaction totale à peine mitigée par quelques bricolages à l'intérieur et aux alentours de sa maison, cela n'était guère normal.

Les rares visiteurs qu'il recevait, que personne ne connaissait et qui ne mettaient jamais le pied dans une des quatre auberges de l'endroit, ne les rassuraient pas davantage. Quant à ses fugues hebdomadaires, qui, disait-on, le conduisaient¹³³ à Haute-fort¹³⁴ ou ailleurs, quel pouvait en être le but sinon de prendre sa revanche de cette existence chargée d'ennui et de s'amuser en compagnie de gens sans soucis et, sans doute aussi, de femmes faciles ? A moins qu'il ne fût occupé à tramer quelque complot ou à pratiquer un espionnage fortement rétribué, ce qui expliquerait bien des choses et fournirait la clé de tout le mystère dont s'entourait ce singulier personnage.

Durant ces absences de fin de semaine, un vieil original du village, rentré d'un séjour d'une dizaine d'années dans la Légion étrangère d'Afrique, était chargé de la garde du chalet, qu'il assumait en compagnie d'un grand chien de berger. Malgré les

tentatives que firent plusieurs personnes curieuses pour faire parler cet homme, ils ne purent rien tirer de lui si ce n'est que mister Harald, qui était né dans un village des environs, vivait de ses rentes de boxeur, qu'il faisait chaque jour de la culture physique comme dans le temps, qu'il lisait beaucoup, qu'il ne mangeait presque jamais de viande et se nourrissait d'œufs, de pâtes, de légumes et de fruits qu'il rapportait chaque semaine de la ville depuis qu'il avait une voiture à lui, qu'il remisait dans le petit garage ajouté depuis peu à son chalet et qu'enfin il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette maison simple et modeste.

L'hiver se passa sans incident. L'atmosphère pesante, qui avait couvert le Verdumont durant près de cinq mois et voilé¹³⁵ sa silhouette d'une grisaille uniforme, se dissipa peu à peu. On vit mister Harald s'occuper à des travaux de jardinage et à toutes sortes de plantations et de semis le long des pelouses et à travers les carrés du potager. Bientôt ce ne furent que crocus, primevères et tulipes émaillant les bords de la terrasse, qu'arbres dressant leurs touffes fleuries au milieu des pelouses reverdies, que lilas blancs et violacés embaumant la contrée.

Un jour, Harald descendit de la montagne portant sur l'épaule une grande tablette de pierre sculptée, où deux ouvriers, qu'il avait engagés pour faire des fouilles dans un tas de décombres, avaient mis à jour une inscription très ancienne en caractères latins.

Un vieux monsieur au nom flamand et au visage coup[e]rosé¹³⁶ – on l'appelait Van der Keyne¹³⁷, ou quelque chose comme cela – et qu'on disait être professeur d'histoire à Hautefort¹³⁸, était venu identifier cette inscription, où, disait Harald, figurait le nom du dieu gallo-romain Veraudunus¹³⁹, celui-là précis[é]ment¹⁴⁰ qui avait donné son nom à la montagne.

Monsieur van der Keyne, mis en présence de l'inscription, l'examina longuement, prit des notes, qu'il compléta et relut en les ponctuant de signes de tête affirmatifs, puis dit :

(p. 16)

Le nom de ce dieu gaulois est celui du génie tutélaire ou protecteur, de la « tutelle » de ces hauteurs. Comme vous voyez, il a pu se maintenir à c[ô]té¹⁴¹ de l'Apollon¹⁴² des

Romains. Par cet exemple comme par tant d'autres rencontrés sur notre territoire[,]¹⁴³ nous voyons que les Romains, qui étaient des colonisateurs pratiques, avaient laissé subsister dans nos campagnes les divinités du druidisme forestier sous la désignation g[é]nérale¹⁴⁴ de « tutelles ». C'est ainsi que les religions qui se sont succédé¹⁴⁵ et relayées en Gaule et au pays des Trévires celtiques se sont pénétrées tout en conservant leurs noms celtiques à désinences latines. Si je ne me trompe, et je crois être d'accord en cela avec mon vénéré maître et ami Camille Jullian¹⁴⁶, nous assistons ici à une des nombreuses victoires remportées sur les prêtres romains par les femmes et les enfants de la Gaule celtique, lesquels, comme vous savez, ont créé les légendes et fait vivre les dieux.

Ce dieu Veraudunus¹⁴⁷, dont nous venons de trouver la carte de visite, si l'on peut dire, a dû être un dieu fort honnête, pas trop précis dans ses attributions ni trop brutal dans ses exigences. Celles-ci n'ont eu que fort peu de rapports avec les divinités officielles des villes et des municipes, mais leurs noms se sont conservés plus longtemps à la campagne que ceux des grands dieux du culte officiel partout répandus et s'adressant à la raison plutôt qu'au recueillement religieux.

Nous n'oublierons pas d'ailleurs que le dieu Veraudunus¹⁴⁸ se trouve accompagné de la déesse Inciona, une des fées secourables, de ces nymphes, oréades ou « mères » rustiques préposées à la fécondation des terres par les sources souterraines et comparables à l'antique Pandore, symbole du sourire de la vie et des trésors de l'espérance. A eux deux, ils représentent l'intelligence qui monte à l'assaut du ciel et l'illusion qui fleurit l'existence.

* * *

Harald passa avec son ancien professeur d'histoire¹⁴⁹ quelques heures de véritable exaltation, pendant lesquelles il lui semblait qu'il grandissait en importance et devenait comme le centre d'intérêt de la région verdunoise.

Le savant archéologue lui expliqua que les Romains construisaient généralement leurs chaussées sur l'emplacement des anciens chemins préhistoriques, que le Verdumont avait sans doute été un des habitats les plus importants de la grande époque paléolithique et qu'au croisement des routes de Trèves¹⁵⁰ à Reims et de Metz à Tongres, ces hauteurs avaient connu¹⁵¹ des mardelles à cabanes sur pilotis, des tombes

tumuliformes¹⁵² longtemps avant l'apparition des tribus celtiques dans les régions méridionales et des¹⁵³ hordes franques dans le nord du pays.

Il est tout aussi certain qu'à cette époque lointaine le Verdumont n'était pas couvert de la vaste forêt que nous y voyons et que c'est à l'époque des grands bouleversements consécutifs à la migration des peuples et à la chute de l'empire romain que ce haut-lieu déserté s'est transformé en montagne boisée.

Ce massif considérable constituait un belvédère providentiel, d'où rayonnaient des routes et des chemins de grande et de moyenne communication vers les quatre points de l'horizon : Augusta Trevirorum¹⁵⁴, Orolaunum¹⁵⁵, Andethana¹⁵⁶, Ricciacus¹⁵⁷, Ala Trevirorum¹⁵⁸, Caranusca¹⁵⁹, autant de noms connus des légions romaines après que les druides gaulois y eurent dressé des autels enguirlandés de gui toujours vert, allumé leurs feux de joie et béni leurs sources en l'honneur de la fée Viviane¹⁶⁰.

(p. 17)

Après que les cultes romains eurent absorbé les divinités gauloises, une nouvelle religion, le christianisme est venu supplanter les dieux de l'empire, si improprement appelés dieux du paganisme ou des campagnes et proclamer la faillite encore une fois définitive des croyances périmées. Mais nous savons que si les Gaulois n'ont connu d'autre impérialisme que celui de la raison et les Romains que¹⁶¹ celui de l'administration d'Etat, les tribus germaniques et, à leur suite, le christianisme, ont apporté leur volonté de puissance et leur soif de domination.

Nous n'ignorons pas non plus que la civilisation romaine avec sa forte centralisation des services publics et la supériorité de sa langue, de sa littérature et de ses arts absorba presque sans laisser de trace nos ancêtres gaulois aussi bien que leurs vainqueurs germains – pax romana – et que la religion d'amour, d'humilité et de sacrifice qui prit la succession des cultes pay[e]ns¹⁶² a fait faillite à son tour.

Ou¹⁶³ n'est-il pas vrai que les serviteurs du Christ, après avoir détruit jusqu'aux derniers vestiges des cultes poétiques de l'antiquité, n'ont rien trouvé de mieux à faire que de remplacer les divinités nationales et, à tout prendre, aristocratiques du passé par le dieu universel et démocratique de la religion nouvelle importée d'Asie ?

Ils ont continué l'œuvre des « gentils » par la déification de la force et la spiritualisation de la matière. Cela est tellement vrai que de l'homme des cavernes à l'homme formé par le culte chrétien les droits de l'individu sont restés en rapport constant avec sa capacité de nuire alors que l'idée du devoir, quelque transformation qu'on y ait apportée par celle d'abnégation et de fraternité, s'est perdue sous le vernis épais de l'égoïsme. En d'autres termes, si les variations de nos croyances collectives et de notre savoir dans le domaine de la technique sont devenues considérables, celles de notre constitution individuelle et morale sont restées à peu près nulles.

Ah, si les ich[ty]osaures¹⁶⁴, dont nous avons retrouvé et installé dans notre musée national¹⁶⁵ les squelettes enlisés à quelques mètres de profondeur lors de la construction récente d'une voie ferrée¹⁶⁶ pouvaient parler, que diraient-ils de ce qu'ils ont vu il y a 10.000 ans, c'est-à-dire à l'époque où la mer triasique s'est retirée de nos régions pour inaugurer ce qu'on appelle l'époque préhistorique !

- Donc, dit à son tour Harald, nous voyons partout les dieux nouveaux donnant la chasse à leurs prédécesseurs en attendant d'être dépossédés à leur tour.

Je comprends que cette montagne, qui en a tant vu, soit pleine de gravité pensive. Elle a vu, ironie suprême, la métamorphose en démons maudits et abhorrés des dieux gallo-romains et, entre autres, de Veraudunus¹⁶⁷ et d'¹⁶⁸Inciona dont voici les noms autrefois vénérés, sinon adorés du temps de l'empire romain, à l'époque où le christianisme triomphait en Orient et se répandait à Rome. Ces démons, je me plais à le croire, n'avaient rien de chimérique aux yeux des iconoclastes chrétiens. Ils constituaient au contraire une réalité terrifiante, puisqu'ils hantaient l'imagination des prêtres du culte nouveau importé de Palestine et les menaçaient, réduits à l'impuissance et au mépris qu'ils étaient, de leur disputer l'empire du monde.

J'aurais bien envie de prendre la défense des dieux vaincus, devenus un objet de dérision pour leurs vainqueurs successifs.

Et qui sait ce qu'on dira quand, [dans]¹⁶⁹ 10.000 ans, en exhumant les débris informes tout autrement périssables que les autels des Romains, on retrouvera quelque trace du logis ridicule d'un sauvage du siècle de l'électricité.

- Oui, qu'est-ce qu'on dira ? On est toujours le sauvage de quelqu'un et le r[e] négat¹⁷⁰ de quelque doctrine, mais pourquoi nous en plaindre puisque tel est [le] sort¹⁷¹ de toute œuvre humaine ? Mais, en regardant la pendule, je constate qu'il est temps de rentrer à Hautefort¹⁷², où, dès demain, je ferai à la Société d'histoire et d'archéologie¹⁷³ une communication sur la trouvaille que nous venons de faire.

(p. 18)

Quant à vous, gardez pieusement ce trésor unique. Un jour, je l'espère, il formera un des documents les plus précieux de notre section lapidaire et de toutes nos collections historiques.

- Cher professeur et maître, cela va sans dire. Permettez-moi seulement de garder pendant quelque temps encore ce trésor inespéré. Ce sera pour moi un talisman, qui me préservera de bien des vanités et m'encouragera à persévérer dans la voie où je me suis engagé pour juger toutes choses à la lumière de l'incorruptible histoire et de la relativité de toutes choses.
- C'est cela. Et n'oubliez pas que Veraudunus¹⁷⁴ est un dieu déchu, qui, à partir de ce jour, revit à vos côtés comme le génie tutélaire de cette montagne vouée à sa mémoire.
- Je lui ferai honneur, cher maître, comptez sur moi.

* * *

Dès le lendemain, Harald procéda à l'installation de sa « tutelle ». Un emplacement fut vite trouvé : le linteau de la porte d'entrée¹⁷⁵ de son chalet, qui se trouva ainsi placé sous l'invocation du dieu, dont le nom et le culte se perdaient dans la nuit des temps.

Il ne pouvait s'empêcher de lire et de relire l'inscription¹⁷⁶ :

IN· H· D· D· D[EO]¹⁷⁷ VERAVDVNO
ET· INCIONAE· M· P[L]¹⁷⁸· RESTITVTVS
EX· VOTO· ALPINIAE
LVCANAE· MATRIS¹⁷⁹

Ce qui, d'après le professeur van der Keyne signifiait : « En l'honneur de famille impériale, Marcus Plautus Restitutus a consacré cet autel au dieu Veraudunus¹⁸⁰ et à la déesse Inciona conformément à un vœu de sa mère Alpinia de Lucques. »

C'était donc un Italien originaire de la ville de Lucques qui, sans doute, vers la fin du second siècle après Jésus-Christ, était venu s'établir dans cette région et à qui nous devons le témoignage du nom antique et vénérable de cette montagne, dont le nom signifie « véritable forteresse », tout comme Verdun, symbole de l'héroïsme surhumain d'un peuple en armes luttant pour la défense de la liberté¹⁸¹.

Ce témoignage d'ordre local paraissait d'autant plus précieux qu'il était le seul de son espèce, tout comme le nom du fondateur de ce sanctuaire disparu n'a laissé que cette trace unique de son existence. Quelles que soient les fonctions d'ordre religieux ou profane que cet homme ait revêtu et le rôle qu'il ait joué dans les destinées du Verdumont, cette pierre aux caractères antiques constitue le seul témoignage de son activité.

Sans doute, un savant doublé d'un homme d'imagination serait à même de reconstituer la vie de cet homme et les péripéties du culte pratiqué en ce haut-lieu, mais qu'importe après tout, s'il est écrit que les hommes les plus célèbres ne laisseront de leur passage sur terre qu'une ombre et moins encore.

Gloire, puissance, misérable vanité que tout cela ! A tel point il est vrai que ceux qui ont répandu le plus de bien autour d'eux sont ceux-là précisément qui ont su cacher leur vie et empêcher beaucoup d'autres de faire le mal.

Y a-t-il meilleure réduction à l'absurde de l'activité et de la vanité humaines¹⁸² que l'exemple que voici ?

(p. 19)

Voilà des siècles que savants et dilettantes¹⁸³ se disputent pour donner une explication plausible du nom de cette montagne, qu'un hasard fait connaître en confondant toutes les compétitions dans un même oubli. Je ne serais guère étonné d'apprendre que la dénomination dont s'enorgueillit le mont Créqui¹⁸⁴ que voilà n'a rien de commun avec le nom du général français, qui, en 1684, fit le siège et prit la ville de Hautefort¹⁸⁵

et qu'il signifie tout simplement mont des corneilles¹⁸⁶ ou Montfaucon, du nom des oiseaux de charnier voletant autour du gibet établi en cet endroit par les ci-devant seigneurs de Manceville¹⁸⁷-Roussy¹⁸⁸.

Peu importe d'ailleurs ! Cacher sa vie, c'est la seule chose qui compte. C'est à cela que je vais m'employer pour montrer, par quelques exemples éclatants, l'absurdité de nos ambitions et la laideur de nos instincts.

* * *

Harald en était là de ses méditations quand la voiture de son ami Vicange s'arrêta au tournant de la route. L'architecte était accompagné d'un homme d'allure robuste, dont la bonne tête carrée à barbiche grisonnante était surmontée d'un petit chapeau de feutre aux bords gondolés. C'était le chef de gare de la petite station voisine¹⁸⁹, Louis Lepreux¹⁹⁰, qui aux fonctions de député socialiste unissait celle¹⁹¹ de moniteur de gymnastes.

Les présentations faites, l'inscription examinée et analysée dans ses détails, M.¹⁹² le chef de gare apprit à Harald qu'il était en excellents termes avec¹⁹³ le professeur van der Keyne, qu'il faisait beaucoup de footing et de promenades par monts et par vaux, qu'il connaissait tous les coins et recoins du Verdumont et que, plus d'une fois, il avait suggéré à son ancien professeur de pratiquer des fouilles dans le voisinage de la grande carrière.

Vicange déclara qu'il avait affaire dans le village voisin de Flaville¹⁹⁴ et qu'il y conduisait M.¹⁹⁵ Lepreux pour y aller voir une vieille parente. Harald fut prié de les accompagner.

A vrai dire, Harald avait des raisons sérieuses pour fuir cet endroit. Le mystère qui avait entouré sa naissance se rattachait précisément au village de Flaville et il ne croyait pas le moment venu de le divulguer. Sa mère était morte en lui donnant le jour et ses grands-parents n'avaient que peu survécu à leur pauvre fille. Pour des raisons mystérieuses autant qu'incompréhensibles, la jeune fille avait refusé de faire connaître son séducteur, disant qu'il se ferait connaître quand le moment en serait venu. On eut beau insister auprès d'elle jusqu'à son dernier moment, elle mourut en couches sans trahir son « complice ».

Quelle honte pour une honnête famille de la campagne d'avoir à élever un bâtard et à prendre soin de l'enfant d'un étranger ! Il est vrai qu'un notaire de Hautefort¹⁹⁶ déclara bientôt après avoir reçu en dépôt une somme assez appréciable devant servir à élever et à payer les études éventuelles de l'enfant, mais le nom de ce dépositaire, sans doute le père présumé de l'enfant, [demeura]¹⁹⁷ inconnu. L'enfant était resté sans état-civil autre que le nom de sa mère avec le prénom de Jean : Jean Maraut.

Quelle entêtée tout de même ! Et comment expliquer la confiance aveugle de cette jeune fille dans un individu à qui, il ne devait apprendre cela que bien tard et par des voies détournées, elle s'était donnée par dépit après le mariage de sa sœur puînée. Car celle-ci, disait-on, avait épousé le jeune homme qui avait promis mariage à sa sœur aînée, la plus belle et la plus désirable de toute la contrée. C'était à n'y rien comprendre, à désespérer de la probité des hommes et de la vertu des jeunes filles !

(p. 20)

Les choses en étaient restées là. Elevé à l'hospice, le jeune Jean Maraut avait fait d'excellentes études, puis, un jour, était parti pour l'Amérique.

On comprend que, dans ces circonstances, encore que lointaines et restées inconnues à beaucoup de gens, Jean Maraut ait cru devoir changer de nom en débutant à New-York comme pugiliste. Il s'appela désormais John-Percy Harald, devint célèbre et gagna beaucoup d'argent.

On comprendra également que John-Percy Harald ait montré jusque-là peu d'empressement à remettre le pied à Flaville et qu'il n'avait¹⁹⁸ jamais vu ni sa tante, ni son oncle ni leurs enfants éventuels. Il hésita donc un instant à y accompagner son ami l'architecte et son camarade. Mais comme c'était le jour où avait été inaugurée la tablette votive du dieu Veraudunus et qu'il se disait qu'une nouvelle étape de son existence daterait de ce jour-là, il ne se fit pas trop prier pour ne pas avoir à¹⁹⁹ donner d'explications compromettantes.

(p. 21)

Chapitre V

- Il est temps, se dit Harald en lui-même, de nous intéresser aux hommes après nous être préoccupés des paysages et des dieux. Il est temps d'aller voir ce qui se passe du côté de l'orient.
- Savez-vous, dit alors Vicange en regardant ses deux compagnons de voyage, que c'est aujourd'hui une journée mémorable ?
- Mémorable ? Pour qui, et à quel point de vue ? demanda²⁰⁰ Lepreux.
- C'est aujourd'hui la première fois depuis six mois que notre ami Harald ne passe pas son week-end à Hautefort²⁰¹. Vous semblez ignorer que c'est dimanche aujourd'hui et jour de fête à Flaville. Si je ne me trompe, il y a une procession là-bas, la procession de la Vierge au Chêne²⁰². Mais peut-être cela ne vous intéresse-t-il pas outre mesure et préféreriez-vous à ce p[è]l[e]rinage²⁰³ en herbe et qui promet d'être célèbre, une bonne partie de quilles chez maître Estienne²⁰⁴, un restaurateur, je ne vous dis que ça.
- Cela vous indiffère ? Ah, vous me direz peut-être que le jeu de quilles est un jeu dangereux.
- Pourquoi cela ? demanda Lepreux, qui avait l'âme sans malice.
- Parce qu'aujourd'hui l'on gagne et que demain on perd. Or, savez-vous ce que je fais, moi, pour m'en tirer ? Je ne joue que de deux jour[s]²⁰⁵ l'un. Vous comprenez ? Toujours est-il que je préfère les quilles aux épinards, vous pas ? Non, je n'aime pas les épinards, et j'en suis bien aise, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne peux pas les sentir. Vous comprenez ?

Hé là, vous, dit²⁰⁶ il en ralentissant sa voiture lorsqu'il fut arrivé auprès d'un jeune paysan qui suivait le même chemin, faites donc attention, vous allez vous faire écraser, nom d'une pipe. Et d'abord, où allez-vous par ce temps de pluie avec votre nez passé au minium²⁰⁷ et votre pantalon troué ? Ah, pardon, ce n'est pas vous ?

Le paysan ainsi interpellé s'arrêta interdit, regarda le ciel, toucha le bout de son nez, jeta un regard sur son pantalon, puis, entendant la voix du chauffeur qui s'esclafait au loin, il hocha la tête et continua son chemin.

- Voyons, Vic, dit alors Harald, restons donc sérieux et prenez²⁰⁸ garde de ne pas nous renverser dans le fossé. Qu'est-ce qui te²⁰⁹ prend ? D'où te vient cette

satanée bonne humeur, qui te²¹⁰ fait dire ces incongruités et scandaliser des gens que tu²¹¹ ne connais²¹² même pas ?

- C'est cela, je dis des incongruités, je fais du scandale ! Voilà ce que c'est que d'être né coiffé et de ne pas avoir de refoulements inutiles ! Est-ce ma faute si j'ai de l'esprit à revendre et de la bonne humeur à partager ! Connaissez-vous l'histoire des dormeurs²¹³ chinois dont²¹⁴ un esprit malicieux s'amuse[a]²¹⁵ à interchanger les cervelles ? Ce fut là²¹⁶ un beau scandale ! Figurez-vous qu'en vous éveillant demain matin vous ayez la cervelle, je dis bien la cervelle et non pas la tête, du curé de Flaville²¹⁷, ou celle de ce paysan, d'un chef de gare encorné, d'un dieu gallo-romain, non mais, quel scandale, et quel grabuge ! Vous avez raison, soyons sérieux et soyons heureux, je parle de moi, de n'avoir ni le cœur de pierre d'un pessimiste ni la tête gélatineuse d'un optimiste.
- Il ne sera pas dit du moins, répondit Lepreux, que vous avez celle d'un socialiste révolutionnaire.
- Socialiste ? Merci. Je suis et reste pessimiste conservateur.
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Est-ce à moi, pauvre profane, de vous l'apprendre, à vous, un des dirigeants du parti ouvrier de chez nous ? Sachez toutefois qu'il y a deux catégories de pessimistes : d'abord, les pessimistes révolutionnaires. Ceux-ci proclament que tout va mal, que rien ne saurait être pire que ce qui est et que donc on ne risque rien à faire la révolution. Il y a secundo et enfin les pessimistes conservateurs. Ceux-là sont d'avis que rien ne pourra être amélioré et que, par conséquent²¹⁸, il ne faut rien changer à rien. C'est mon avis et je le partage, c'est mon parti et je m'y tiens.

(p. 22)

- C'est assez original, répondit Lepreux, comme conception du monde.
- C'est assez pratique comme conduite de la vie. Mais savez-vous pourquoi j'ai l'âme religieuse et conservatrice ?
- Non ?
- Parce que, en venant au monde, j'avais le visage tourné vers le soleil levant et le dos tourné aux ténèbres, parce que je n'ai aucune ambition d'aucune sorte et que j'ai la politique en horreur.
- C'est si commode.
- Il est vrai que je suis un sale égoïste.

- Je ne dis pas cela, mon cher, mais vous permettez, j'espère, que nous travaillions pour vous, je veux dire pour un avenir meilleur de nous tous.
- Ainsi soit-il !
- Vous êtes décidément incorrigible, mon cher Vicange.
- J'admire votre optimisme, mon cher Louis.

* * *

A mesure qu'on approchait de Flaville, Harald devint plus taciturne. L'humeur fantasque de Vicange lui semblait aussi déplacée que de mauvais goût. Le moment semblait lui être venu de se recueillir avant de reprendre contact avec la terre de ses ancêtres.

Jusqu'ici il avait considéré l'individualisme comme le commencement de toute sagesse, mais il se demandait maintenant s'il suffisait vraiment de mépriser le grand nombre pour en triompher dans la solitude, pour triompher du monde enfin, dont, quoi qu'on fasse, on fait partie.

Les gens qu'il rencontrerait à Flaville se faisaient de l'existence une idée fort différente de ses préoccupations personnelles. Les paysans, eux, savent ce qui est, ils veulent ignorer ce qui devrait être. Ils ne songent pas, ces gens pratiques, à faire l'école buissonnière, à s'évader à travers l'espace et le temps. Ils dédaignent les fêtes de l'imagination, qui sont à leurs yeux une profanation de la réalité !²¹⁹ Et puis, ils se moquent de l'idéalisme et de la perfection, ce qui serait faire concurrence au bon Dieu et aurait trop peu de valeur pratique.

Ira-t-il rendre visite à son oncle, à sa tante maternelle, à leurs enfants qu'il ne connaissait pas ? Maintenant qu'il n'était plus un petit bâtard à leur charge, on feindrait sans doute quelque plaisir à le saluer chez eux. Maintenant qu'il avait fait fortune, car ils avaient sans doute entendu parler de ses performances pugili[s]tiques²²⁰, il serait peut-être même le bienvenu, un monsieur qu'on peut mettre à l'étalage, qui fait honneur à la vieille souche paysanne dont il est sorti.

Mais ce serait là leur affaire, et non pas la sienne. En tout état de choses, il[s]²²¹ seraient²²² vis-à-vis de lui dans une situation plutôt délicate, d'autant plus portés à

l'accueillir favorablement qu'il pouvait être méchant, rancunier et se venger éventuellement de leur dédain passé.

Quoi qu'il en soit, il s'en tirerait. Les paysans, se dit-il encore, sont plus paresseux d'esprit que de corps. Ils ont peur de penser à l'encontre des autorités constituées, de l'Eglise avant tout. C'est que, par le travail de leurs mains, le seul qui rapporte, ils ont eu vite fait de tuer en eux toute velléité d'insurrection de l'esprit et qu'ils ont gagné cette obstination qu'on considère trop souvent comme de l'assurance.

Et puis, qu'importe ! Il serait prêt à toutes les éventualités.

* * *

(p. 23)

Vers deux heures de l'après-midi, la voiture grise qui transportait nos voyageurs s'arrêta devant le café Estienne de Flaville. Les cloches, qui venaient de sonner à toute volée pour appeler aux vêpres – ce bon Vic disait²²³ évidemment que c'était pour leur joyeuse entrée – s'étaient tues. Seuls quelques retardataires se hâtaient encore vers l'église en faisant sonner leurs souliers sur le pavé bossué. Au restaurant, personne, à l'exception d'une jeune fille en tablier de serveuse, occupée à tirer une demi-douzaine de verres de bière.

Vicange, à qui rien n'échappait et qui avait la langue bien pendue, s'informa immédiatement du comment – pourquoi de ces apprêts.²²⁴ Il reçut pour réponse que ces bocks étaient destinés à ces messieurs qui jouaient aux quilles dans la salle voisine, d'où, d'ailleurs, on entendait le roulement des boules suivi de près du bruit des quilles entrechoquées et renversées.

- Qu'entends-je ? dit-il en arrondissant sa paume derrière le pavillon de son oreille gauche, voilà de la musique pour mes oreilles. Que diriez-vous, mes bons amis, si²²⁵ en attendant que mon client revienne des vêpres et de la procession, nous allions voir ce qu'on fabrique dans l'atelier d'en face ? Peut-être même nous acceptera-t-on comme co-équipiers pour l'une ou l'autre partie de quilles. Les quilles sont, comme vous savez, la grande, l'unique passion de ma vie.

- Pourquoi pas ? dit Lepreux, ne fût-ce que pour voir ces jeunes révolutionnaires qui se permettent de jouer aux quilles pendant le service divin.
- Il n'y a pas à dire, ajouta Lepreux, ce sont certainement des non-conformistes occupés à trouver²²⁶ une solution de la question sociale.
- Allons donc, dit Harald, un peu de retenue, nous ne sommes pas chez nous ici. Depuis que monsieur Lepreux est avec nous, vous paraissez infecté du virus révolutionnaire. Vous êtes d'une agressivité que je ne vous connaissais pas.
- Il y a de quoi, mais ce n'est pas là une raison pour marquer les distances et pour cesser de me tutoyer, comme cela sied entre vieilles connaissances. Voici donc des jeunes gens qui, à l'heure des vêpres, s'amusent à abattre du bois, à faire tomber des rois, des dames et des valets²²⁷ tandis qu'autour d'eux le monde tourne à une vitesse vertigineuse. Et vous prétendez que les paysans²²⁸ s'adonnent exclusivement à l'intoxication de l'utile ! Il faut que j'aie vu cela, car c'en vaut la peine.

Mais déjà il avait ouvert la porte à deux battants qui donnait sur le jeu de quilles.

- Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il en y entrant d'un pas résolu, vous n'avez pas entendu qu'il a sonné aux vêpres ?²²⁹ Est-ce ainsi que vous sanctifiez le dimanche, que vous suivez les ordres de monsieur le curé et que vous vous reposez pour pouvoir travailler demain afin que nous ayons de quoi manger après-demain ?

Les joueurs, une demi-douzaine de jeunes gens, dont un plus âgé, se retournèrent interdits.

- Voilà bien des questions à la fois, répondit le paysan d'âge mûr, qui, en bras de chemise, se retint de lancer la boule qu'il s'appêtait à envoyer dans le quillier.
- Vous voyez bien, dit Lepreux, que ces messieurs s'amusent à tuer le temps, notre ennemi à nous tous, et que tout le reste est secondaire.
- Peut-être bien, répliqua un jeune homme particulièrement bien vêtu, mais si nous avons des loisirs parfois, le dimanche, nous les employons autrement que ces messieurs de la ville. Ils vont au cinéma, eux, ils écoutent la radio, ils assistent à des matches de football.

(p. 24)

- Il y en a même, ajouta Harald, car le cinéma et le football ne sont des amusements que pour ceux qui ne [savent]²³⁰ pas s'amuser eux-mêmes, il y en a même, comme nous, qui se promènent à travers la géographie.
- Ou qui lisent des historiettes, reprit le monsieur plus âgé.
- Si vous n'aimez pas ça, interjeta Vicange, ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres.
- Ces jeunes gens, dit alors Lepreux, ont des ambitions plus hautes.
- Ils procèdent à une nouvelle répartition des richesses, n'est-ce pas, Lepreux ?
- Ah, tiens, dit alors le monsieur d'âge mûr, c'est vous monsieur Lepreux ? Je ne vous avais pas reconnu, excusez-moi. Et qu'est-ce qui vous amène à Flaville ? Ici, nous sommes tous convertis.
- Mon Dieu²³¹, dit Lepreux, on ne l'est jamais aussi complètement qu'on pense. Il reste toujours un coin ou l'autre à retourner, à labourer. Non²³², j'ai profité de quelques heures de congé pour venir voir ma vieille tante, madame²³³ Pommier. Vous la connaissez ?
- Si je la connais ! Elle doit être aux vêpres en ce moment et vous ferez bien d'attendre qu'elle soit rentrée, à moins que vous ne vouliez l'accompagner à la procession tout à l'heure.
- J'attendrai, je ne suis pas pressé.
- Plairait-il à ces messieurs de jouer avec nous ? dit le monsieur entre deux âges. Nous sommes peu nombreux en ce moment et tout à l'heure il y aura beaucoup de monde.

M.²³⁴ Lepreux fit les présentations :²³⁵ M.²³⁶ John-Percy Harald d'Amérique, M. Victor Langelot, Vicange ou Vic tout court, le célèbre architecte de Hautefort²³⁷.

- Ah, c'est vous monsieur²³⁸ Langelot, dit le monsieur âgé, mon cousin m'a parlé de vous. Il vous attend pour aujourd'hui.
- Précisément. Je ne sais plus où donner de la tête. Tout le monde veut faire bâtir, tout le monde s'adresse à Vicange, le plus cher, mais aussi, il faut le dire, le premier des bâtisseurs²³⁹ du pays.
- Vous voulez rire, monsieur Langelot.

- Mais non, c'est mon sérieux. On m'a même parlé d'une cathédrale²⁴⁰ que votre curé veut faire bâtir et pour laquelle je suis occupé à dresser les plans et devis. C'est [ma]²⁴¹ spécialité, les cathédrales et les prisons.
- Pas possible !
- Si, si. En attendant de vider vos bas de laine pour en sortir vos²⁴² pièces d'or qui y moisissent, vous procédez donc à une nouvelle répartition des richesses. Vous n'attendez pas que nos députés et notre Gouvernement s'attellent²⁴³ à cette besogne, vous prétendez le faire en détail et, sans doute, comme il faut.

Je ne serais pas étonné si vous étiez communistes. Vous pensez par équipes. Vous êtes solidaires, mais chacun y conserve sa responsabilité personnelle. Malheureusement il y a le hasard, le hasard qui se manifeste dans la qualité et la disposition momentanée des partenaires. Nous, par exemple, vous ne pouvez pas savoir ce que nous représentons comme joueurs, ... ni comme payeurs. Alors, vous nous acceptez ?

- Puisque nous vous le proposons.

On procéda²⁴⁴ à une nouvelle distribution des joueurs et le jeu reprit avec une attention soutenue. Vicange eut tôt fait de s'habituer à ce quillier, dont il ignorait les particularités. Lepreux se révéla joueur consciencieux, mais peu sûr de certains effets. Harald, dont la puissance musculaire défiait toute concurrence et qui était habitué à doser ses moindres effets, sut s'imposer la retenue qu'il fallait pour ne pas faire voler en éclats tout le matériel. Il fit littéralement fureur, mais désarma à tel point ses adversaires que toute résistance parut bientôt inutile.

(p. 25)

C'est alors que, les cloches sonnant à toute volée et la procession s'annon[ç]ant²⁴⁵, on cessa le jeu, car le cortège devait passer par là et la plupart des joueurs s'apprêtèrent à s'y joindre au dernier moment.

* * *

C'est tout de même bizarre, dit Lepreux quand la procession fut passée et qu'on n'entendit plus que de loin la clameur des prières, c'est étrange que ces supplications

en plein air. On a l'impression, moi du moins, d'assister aux exorcismes vingt fois séculaires de nos campagnes pour que personne d'entre nos paysans ne sache que ces régions furent jadis hanté[e]s²⁴⁶ par d'autres dieux, que leurs ancêtres invoquaient avec la même ferveur d'autres déesses que la Vierge Marie, eux et elles protecteurs²⁴⁷ des champs, des sources et des récoltes hier et il y a trente siècles comme de nos jours.

Ne trouvez-vous pas que c'est attacher beaucoup d'importance à nos manquements quotidiens que de ne cesser de proclamer que nous sommes d'ignobles p[é]cheurs²⁴⁸ dignes des tortures de l'enfer pendant toute l'éternité ?

- Et, ajouta Vicange, c'est être tout aussi certain de la cruauté de Dieu et de ses saints que de les implorer à genoux et durant toute sa vie de nous pardonner tel regard distrait, telle parole inconsidérée, telle action trop peu charitable.
- Et, dit Harald, c'est avoir une confiance bien candide dans l'esprit d'équité et la miséricorde de ce même Dieu et de ces mêmes saints que de leur dresser des autels et des cathédrales sans nombre pour chanter leurs louanges et se donner en même temps une idée des félicités sans fin dont nous espérons jouir en compagnie de ces fantômes de perfection.
- Certainement, dit Lepreux, mais je reviens à mon point de départ :²⁴⁹ il faut être bien désespéré de son salut et bien²⁵⁰ certain de la malédiction du monde pour considérer tout amusement d'enfant et toute joie profane comme un crime irrémissible, pour voir l'esprit du mal partout présent et ne rien attendre de ses sacrifices, de ses pénitences et de ses vertus que l'aumône d'une grâce imméritée.
- Sans doute, ajouta Harald, mais vous paraissez oublier que, dans tout cela, il s'agit moins de la croyance en Dieu que de l'autorité de l'Eglise et du pouvoir discrétionnaire transmis à celle-ci par son fondateur. Je ne sais pas si vous avez lu cette chose épouvantable qui²⁵¹ est « Le grand Inquisiteur »²⁵² de Dostoïevsky²⁵³, où le grand romancier russe montre jusqu'à l'évidence que Jésus lui-même, le fondateur de la religion chrétienne, est prisonnier de l'Eglise et que, si le Christ s'avisait de faire régner en ce monde l'esprit de charité évangélique qu'il était venu apporter aux hommes, tout son édifice s'écroulerait du coup. Le bon dieu²⁵⁴ n'a donc qu'à bien se tenir et ne pas entraver l'œuvre de l'Eglise telle qu'elle a été défendue par l'Inquisition et par la hiérarchie pompeuse [qu'] elle [a] établie²⁵⁵.

- De là vient, dit alors Vicange, si vous permettez à un profane d'ajouter un mot, que les gens du peuple confondent de propos délibéré la loi morale avec le préjugé, la religion avec le prêtre, la robe avec la foi.

Vous venez de voir que les moins scrupuleux d'entre les paysans observent les « convenances » pour ne pas faire scandale et que la pratique de certaines cérémonies religieuses, si peu de rapports que cela puisse avoir avec la foi, s'impose avec plus d'autorité que tel texte de législateur.

Bernard Shaw, que vous connaissez mieux que moi, disait un jour que les vertus qui se nourrissent de la souffrance sont des vertus fort contestables. Or, dans la religion catholique, la pratique est essentiellement basée sur le culte de la souffrance et la nécessité du sacrifice. Allons demander à un

(p. 26)

paysan quelle différence il y a entre ce que le prêtre ordonne comme cérémonie du culte et la pratique de vertu²⁵⁶, mettons de la probité profane, je parie mon chapeau contre ce jeu de quilles qu'il sera bien embêté pour vous répondre.

C'est comme si vous lui demandiez de changer de condition. Cela comporte trop de complications et trop d'incertitudes. Il est fait pour ce qu'il est et non pour autre chose, et nous ne le changerons plus. Nous avons trop de besoins²⁵⁷, nous autres, pour avoir la résignation aussi facile.

- Préjugés, traditions, convenances, dit Lepreux, car il tenait à avoir le dernier mot dans cette discussion de philosophie populaire, ne sont-ce pas là les bases inébranlables de l'ordre public ! C'est ainsi que les choses inexprimées remontant du fond des âges et des cœurs, que tout ce qui est « mana » et « tabou » a toujours e[u]²⁵⁸ plus de pouvoir sur l'homme que ce qui est du domaine de la connaissance.

La tradition, puisque tout cela a plus d'un rapport avec l'habitude continuée à travers les générations, la tradition est comme cette montagne inaltérable, qui assiste impassible à la naissance et à la mort des générations, au départ des désespérés, au

retour des rescapés et des mainteneurs de l'idéal. Quelle différence entre cette région très ancienne, ses²⁵⁹ croyances et ses coutumes et la jeune Amérique ! L'Amérique, qui n'a ni villages ni traditions, ni préjugés ni convenances ! Ses farmers, n'est-ce pas monsieur²⁶⁰ Harald,²⁶¹ sont des industriels du froment et de l'élevage. Tout y est mécanique et monstrueux, enfantin et provo[c]ant²⁶². Le dollar y tient lieu de vertu. L'argent y crée le mérite, classe²⁶³ l'individu, confie l'autorité, délimite les classes sociales, garantit la propriété, fonde l'égalité de tous.

Quant à savoir ce qui, de la tradition qui se résigne ou de l'évolution qui s'exalte constitue une force plus digne de considération, cela dépend de l'idée que vous vous faites de la dignité humaine et des vertus sociales qui y sommeillent.

Pour moi personnellement et pour l'avenir tel qu'il se présente au point de l'évolution politique et sociale, je suis d'avis que nos populations rurales, à l'exception toutefois des ouvriers, sont trop conservatrices et trop à la merci des puissances de réaction pour que nous puissions songer à les convertir à des sentiments plus généreux, à une solidarité plus efficiente.

* * *

La salle d'auberge commençait à se remplir de paysans rentrant de la procession. Dans le brouhaha des voix et des chaises, Vicange finit par trouver son client. Ils s'attablèrent dans un coin de la salle derrière des dessins en couleurs représentant une maison à construire avec ses dépendances. La discussion entre l'architecte et le paysan, celui-ci mi-fier, mi-gêné, se poursuivait avec des hochements de tête, des gestes et des calculs divers.

Resté seul, car Lepreux était parti pour aller voir sa vieille tante rentrée de la procession, Harald vit s'installer à sa table deux jeunes gens, avec lesquels il ne tarda pas à entrer en conversation.

Sans avoir l'air de s'y intéresser autrement, il s'informa de son oncle et de sa tante. Lorsqu'il apprit que l'un des jeunes gens était son cousin et que celui-ci n'avait qu'une idée très vague de son existence, il lui parla d'un certain Jean Maraut de Flaville

comme d'un monsieur très bien qu'il avait connu en Amérique et qui y avait gagné une honnête aisance dans la pratique des sports athlétiques.

Le jeune paysan ne paraissait pas s'intéresser outre mesure aux destinées de ce « boxeur »²⁶⁴ et arrêta net une remarque que son camarade fit sur l'apparemment éventuel de ce personnage, qui portait le même nom de famille que sa mère. Harald n'insista pas et parla d'autre chose.

(p. 27)

Deux jours plus tard, les habitants de Flaville remarquèrent sur la tombe de Jeanne-Félicité Maraut une gerbe magnifique. Les recherches et suppositions de tout genre qu'on fit pour élucider la provenance de ces fleurs n'aboutirent à aucun résultat. On vit dans ce geste de piété intempestive un reproche indirect et une immixtion injustifiée dans les affaires de la famille Maraut.

* * *

(à suivre)

- 1 Nous tenons à remercier M. Marc Wagner pour l'aimable autorisation. Nous remercions également MM. Luc Deitz et Claude D. Conter pour leur confiance à notre égard, M. Jacques Steffen pour ses informations, et M. Frank Wilhelm pour la mise à disposition de ses propres notes de recherche, preuve incontestable d'un bel exemple de collégialité. Nous exprimons notre gratitude envers M. Marcel Strainchamps pour avoir photographié des documents et Mme Christine Schmitz-Heyman pour la relecture.
- 2 Source : <https://www.autorenlexikon.lu/page/author/525/5251/FRE/index.html> (consulté le 1.7.2023). Hess Joseph, « Nicolas RIES », dans *Annuaire de la Société des amis des musées du Grand-Duché de Luxembourg* 1949, p. 102–104, ici 103 (« Ce géant était un des hommes les moins méchants de son époque. »).
- 3 « [... RIES] dont l'œuvre littéraire – à répertoire bibliographiquement et à reconstituer – devrait enfin susciter l'étude g[l]obale qu'elle appelle et mérite. Avis aux futurs stagiaires de français du LGL ! » Wilhelm Frank, « Nicolas Ries (1876–1941). Professeur, animateur des *Cahiers luxembourgeois*, romancier », dans *Le livre d'or du Lycée de Garçons de Luxembourg*, Luxembourg, 1993, p. 250–268, ici 264.
- 4 RIES Nicolas, *Le diable aux champs. Simple histoire*, présenté et commenté par Jacques Steffen, Mersch, 2013, p. 220–224.
- 5 Athénée Grand-Ducal de Luxembourg. Gymnase, *Programme publié à la clôture de l'année scolaire 1898–1899*, Luxembourg, 1899, s. p., sous « Cours supérieurs ». En 1^{ère} classe (section B), il a obtenu le 5^e prix (sur 29 élèves) avec un total de 1070 points.
- 6 Wilhelm Frank, « Deux carrières littéraires commencées à Diekirch : Joseph Hansen et Nicolas Ries », dans Felten Carlo (éd.), *Livre d'Or du Lycée classique de Diekirch*, Luxembourg, 1992, p. 501–524, ici 515. *Mémorial du Grand-Duché de Luxembourg* 34 (2.5.1903), p. 545.
- 7 Déjà en classe préparatoire (1891–1892) et en VI^e classe, Ries a obtenu un « accessit » et un 1^{er} prix au cours de dessin. Athénée Grand-Ducal de Luxembourg. Gymnase, *Programme publié à la clôture de l'année scolaire 1891–1892*, Luxembourg, 1892, p. 51 et Athénée [...], *Programme [...]* 1892–1893, Luxembourg, 1893, p. 35.
Wilhelm Frank, « Diekirch et son canton vus par Nicolas Ries (1876–1941) », dans *nos cahiers* 17/2 (1996), p. 119–139, ici 137. Wilhelm Frank, « Le Bassin minier luxembourgeois vu par les écrivains francophones », dans *Galerie* 17/1 (1999), p. 89–158, ici 115 (« radical-socialiste »).
- 8 « RIES, Nicolas », dans Wilhelm Frank, *Dictionnaire de la francophonie luxembourgeoise*, Pècs-Vienne, 1999, p. 280–287, ici 280.
- 9 Steffen Jacques, « Deux compères défenseurs de la culture luxembourgeoise. La dédicace de Nicolas Ries à Batty Weber », dans Conter Claude D. (éd.), *Die Widmung. Von der Vielfalt handschriftlicher und gedruckter Widmungen in Büchern*, Mersch, 2013, p. 130–135, ici 132. Conter Claude D., « Aweigung vun der Plaque Nicolas Ries zu Fluessweiler », dans *Fundstücke. Archiv-Forschung-Literatur* (2014), p. 276–279, ici 278 (« [Den Nicolas Ries] huet a [Les Cahiers luxembourgeois] iwwer 150 weider Arteikele publizéiert. »).
- 10 Ries, *Le diable aux champs* ... commenté par Steffen (voir note 4), p. 222.
- 11 A priori le témoignage suivant de Ry Boissaux ne semble pas inclure ce roman : « Je voudrais seulement dire que dans ses derniers contes – ils sont encore inédits – l'auteur se penche avec amour et une profonde compréhension sur l'âme enfantine et sur la vie des bêtes. Il en résulte

des récits délicieux, d'un style frais et enjoué. » Boissaux Ry, « Nicolas Ries », dans *Les Cahiers luxembourgeois* n. s. 1 (2.1946), p. 1–4, ici 2.

- 12 Réédition en 2013 avec un commentaire de Jacques Steffen (voir note 4).
 - 13 Des résumés des deux romans se trouvent dans « RIES, Nicolas », dans Wilhelm, *Dictionnaire ...* (voir note 8), p. 284–287 ou Delcourt Victor, *Luxemburgische Literaturgeschichte*, Luxembourg, 1992, p. 133–137.
 - 14 Voir les précisions ci-dessous.
 - 15 Ries, *Le diable aux champs ...* commenté par Steffen (voir note 4), p. 232.
 - 16 Dans sa thèse de doctorat (p. 105) défendue en 1991, Frank Wilhelm ne cite pas encore ce manuscrit. Il est probable que le moment du don se situe vers 1993. Dans son article paru en 1993 dans *Le livre d'or du Lycée de Garçons de Luxembourg* (voir note 3), il est précisé que ce manuscrit est encore en la possession de Loll Rolling. Rolling a publié plusieurs brèves contributions dans la revue créée par son grand-père. Par exemple Rolling Loll, « Est ! Est ! Est ! », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 3 (2002), p. 63 ou « Teddy chez Khomeini », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 1 (1992), p. 45–48.
 - 17 Source : <https://www.autorenlexikon.lu/page/author/525/5251/FRE/index.html> « roman inachevé » (consulté le 1.7.2023).
 - 18 Wilhelm Frank, « Il y a soixante ans disparaissait Nicolas Ries, premier animateur des *Cahiers luxembourgeois* », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 3 (2001), p. 1–32, ici 11, note de bas de page 14 (« [...] Loll Rolling, a écrit la fin du *Boxeur impénitent*, restée également inédite. Collection particulière. »).
- Dans un autre article de Wilhelm, il est indiqué que : « Manuscrit conservé par M. Loll Reding [pour Rolling], petit-fils de l'auteur, qui l'a fait dactylographier [...] + 32 ff qui contiennent la suite et la fin du roman rédigées par Alain Stern. » Wilhelm Frank, « L'Amérique du Nord vue par le Luxembourg francophone », dans *Regards croisés sur l'Europe et l'Amérique du Nord. Actes de l'atelier « Regards croisés sur l'Europe [...] », Luxembourg, 1995, p. 25–75, ici 75. Si un lecteur avait une copie de cette suite, nous serions intéressé de la consulter. L'auteur d'*Angéline. Roman* (Luxembourg, 1984) et de *Mémoire d'amour. Théâtre* (Morlanwelz, 2003) est probablement le même Alain Stern (*1954). Nous n'avons pas eu de réponse de lui ou de son agent.*
- 19 Willy Gilson (*1891–†1974) dans *À la recherche de l'amour perdu. Roman* utilise le même toponyme francisé (Hautfort). Ries a recensé cet ouvrage en 1940. Noppeney a préconisé cette francisation des toponymes germaniques. Ries, *Le diable aux champs ...* commenté par Steffen (voir note 4), p. 246–247.
 - 20 Wilhelm, « Nicolas Ries (1876–1941). Professeur ... » (voir note 3), p. 260.
 - 21 Ries Nicolas †, « Le Boxeur impénitent. Roman », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 23/1–2 (1951), p. 10–17. L'éditeur Raymon Mehlen ne précise pas qu'il s'agit d'un chapitre intégral, il est seulement question de « quelques extraits ».
 - 22 Ries Nicolas, « Le Boxeur impénitent. Roman » avec une introduction de Marcel Noppeney, dans *Les Pages de la S-E-L-F IX* (1962), p. 86–92 (« [...] les premières pages de son « Un [!] boxeur impénitent ». »).
 - 23 Ries Nicolas, « Le Boxeur impénitent (roman inédit, extraits) », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 6 (1991), p. 99–113.

- 24 Par exemple, l'édition du chapitre XV (voir note 21, p. 10) se lit : « Il y a l'élite, qui éclaire et qui dirige, il y a la foule, le grand nombre, qui peine et qui obéit. Ce n'est que justice, [...] », tandis que les deux tapuscrits conservés (tap. 561, p. 125 ; tap. 753, p. 80 ; soulignages par nos soins) notent : « Il y a l'élite, qui éclaire et qui dirige, et il y a la foule, le grand nombre, qui peine et qui obéit. Cela n'est que justice, [...] ». À la page 12 de l'édition de 1951, « St. Jean » est laissé de côté (voir tap. 561, p. 127 ; tap. 753, p. 81).
 Dans l'édition partielle de 1991 (voir note 23, p. 101), on peut lire « [...] de contrarier les forts. », alors que dans les deux tapuscrits (tap. 561, p. 3 ; tap. 753, p. 2) et dans l'article de 1962 (voir note 22, p. 88) il est écrit « [...] de contrarier les fous. ».
 Néanmoins la faute à la page 125 de tap. 561 (« de long siècles ») n'est pas corrigée dans l'édition de 1951 (p. 10) et l'erreur « *terreno de veridad* » (p. 15) n'est pas encore présente dans le tap. 561 (« *verdad* », p. 131).
- 25 À la page 12 de l'édition (voir note 21), on lit « Mais comme les journaux avaient tout récemment [...] ». Alors que le tap. 753 (p. 81) comporte « Mais comme les journaux de la veille avaient tout récemment [...] », dans le tap. 561 (p. 127) les trois mots « de la veille » sont tapés à la machine, puis biffés au crayon. Ces changements et corrections au crayon dans le tap. 561 sont donc déjà pris en compte dans l'édition de 1951 et ne sont donc pas postérieurs à cette date.
 Un autre exemple (voir note 21, p. 12) est « [...] à faire admirer nos beautés [...] », le tap. 753 (p. 81) propose la variante « [...] à faire aimer nos beautés [...] », tandis que le tap. 561 (p. 128) comporte « [...] à faire arriver admirer nos beautés [...] ». De plus, comme le tap. 561 ne contient pas le chapitre XVI, il n'est pas surprenant qu'il ne figure pas dans cet article de 1951.
- 26 L'édition partielle de 1962 (voir note 22) garde le nom de village Mousseron (p. 87) ou de la famille Mousseron-Pouilly (p. 88) comme dans le tap. 561 (p. 2–3).
 Comme autre exemple mentionnons « [...] boqueteaux boyachaux épars, [...] » dans le tap. 561 (p. 2), qu'on retrouve dans le chapitre édité par Noppeney (p. 87 : « [...] boqueteaux épars, [...] »), alors que le tap. 753 (p. 1) et l'article de 1991 (voir note 23, p. 100) ont retenu « [...] boyuchaux épars, [...] ». Curieusement, bien que le mot boyuchaux ait été repris dans l'édition partielle, nous n'avons pas pu trouver celui-ci dans aucun dictionnaire usuel. Dans le ms. 753 (p. 3), il est noté « boqueteaux », mais le mot n'est pas très lisible.
 Comme les articles de 1951 et 1962 contiennent différents chapitres, des comparaisons entre ces deux publications ne sont pas possibles.
- 27 Cette édition (voir note 23) présente les noms changés Manceville (p. 100) et Manceville-Pouilly (p. 101).
- 28 « Quelle différence entre cette région très ancienne, ses croyances [...], fonde l'égalité de tous. » Voir Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 38 et l'édition ci-dessous, p. 26. Au moins deux citations du chapitre III et une du chapitre IV en font également partie : « trouvaient étrange qu'au pays du dollar [...] ses [!] millions », « jusque sur leurs huîtres [...] pomme d'Adam au passage. » et « qu'un homme dans la force de l'âge [...] à s'enterrer vivant ». Voir l'édition ci-dessous, p. 11 et 15 (suivant la pagination de tap. 753).
- 29 Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 35–39.
- 30 Wilhelm date le texte de 1940 ou vers 1940, alors que Steffen date le texte de 1941. Vu le mauvais état de santé de Ries à la fin de sa vie et sa mort dans les cinq premiers mois de l'année (7.5.1941),

nous sommes d'avis que l'indication « vers 1940 » est plus prudente. Cela n'implique pas que des idées ou des brouillons ne puissent remonter plus en avant. D'autre part le détail relatif à la découverte d'ichtyosaures (voir l'édition ci-dessous, p. 17), dont Ries fait part dans une notice en 1935, prouve que ses matériaux ne sont pas non plus tous antérieurs à cette seconde borne temporelle. « RIES, Nicolas », dans Wilhelm, *Dictionnaire ...* (voir note 8), p. 282 (« vers 1940 »). Wilhelm, « Il y a soixante ans ... » (voir note 18), p. 12. Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 35 et 75 (« 1940 »). Steffen Jacques, « De l'activité journalistique à l'envol romanesque dans l'œuvre de l'entre-deux-guerres de Nicolas Ries », dans Conter Claude D. et Sahl Nicole (éd.), *Aufbrüche und Vermittlungen. Beiträge zur Luxemburger und europäischen Literatur- und Kulturgeschichte*, Bielefeld, 2010, p. 435–449, ici 436 (« (1941) »). Ries, *Le diable aux champs ...* commenté par Steffen (voir note 4), p. 235. Dans *Le Luxembourg. Livre du centenaire*, Luxembourg, 1948, au chapitre « La vie littéraire », Ries n'annonce pas son troisième roman.

31 Wilhelm, « Deux carrières littéraires ... » (voir note 6), p. 523–524. Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 21), p. 12.

32 Wilhelm identifie erronément le personnage van der Keyne par « van der Wekene ». Wilhelm, « Nicolas Ries (1876–1941). Professeur ... » (voir note 3), p. 259. C'est précisément van Werveke (*1851–†1926) qui a travaillé sur la divinité Veraudunus, source d'inspiration de Ries pour un de ses pseudonymes Jean Vedrums. Van Werveke Nicolas, « Deo Verauduno : Les Verdun du Luxembourg », dans *Mémoires de l'Académie nationale de Metz* (1914–1920), p. 87–112. De plus, sont cités dans l'article « Au pied du Verdumont » un « vénérable professeur d'histoire » ainsi que le « fonds manuscrit du défunt professeur van Werveke » (voir ANLux, FD-014). Vedrums Jean [Ries Nicolas], « Au pied du Verdumont », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 5, t. I (1927–1928), p. 21–26, ici 23–24. Bien avant Ries a rendu hommage à van Werveke dans « La vie et l'œuvre d'un historien [Nicolas van Werveke] », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 2/VII (numéro d'été 1925), p. 511–519.

D'ailleurs à la même page 259, le pensionnat de Carlsbourg-en-Ardenne cité devrait être l'Institut Saint-Joseph de Carlsbourg (commune de Paliseul) et non pas Charleville. Voir aussi Wilhelm Frank, « Les rapports entre les littératures francophones des deux Luxembourg », dans *Publication du Cercle européen « Perspectives et réalités »* 3 (1998), p. 27–39, ici 37.

33 Louis Lepreux correspond à Aloyse Kayser (*1874–†1926), député de la ligue libérale/liste radicale-socialiste (1908–1918 et 1919–1926), chef de gare à Roodt-Syre (1907–1913) et à Diekirch (1913–1920) et fondateur du club de gymnastique « La Concorde Ouvrière » à Mendsdorf (1909). Parmi ses nombreuses fonctions, il est aussi président de la FNCTTFEL. Voir Wehenkel Henri, « Aloyse Kayser », dans *Fncctfel, 1909–1984 75 Joer Landesverband*, Luxembourg, 1984, p. 209–232 et <https://betzdorf.lu/wp-content/uploads/2021/12/Via-Vera.pdf> (consulté le 1.7.2023). Als Nicolas et Philippart Robert L., *La Chambre des députés. Histoire et lieux de travail*, Luxembourg, 1994, p. 518–519. Sinner Jeng, « Aloyse Kayser 1874–1926 », dans *Le Signal* 2 (23.2.2022), p. 6–9.

34 Sont également partiellement autobiographiques les deux autres romans ainsi que les contributions (par exemple « L'éventail d'émeraude ») où François Dubreuil est le protagoniste. « RIES, Nicolas », dans Wilhelm, *Dictionnaire ...* (voir note 8), p. 281. D'ailleurs Dubreuil est aussi un pseudonyme de Ries comme auteur. Autre héros autobiographique le professeur de français

- Pierre Beauvent, qui figure dans *Sens unique*, est aussi évoqué dans *Boxeur*. Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 112.
- 35 Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 99.
- 36 Victor Langelot ou Vicange, déjà introduit au chapitre I, est l'architecte Victor Engels (*1892–†1962). Le collège de Haut(e)fort cité dans le chapitre I du roman (voir note 23, p. 102) est ici en réalité l'École industrielle et commerciale à Luxembourg où il a fait ses études secondaires avant d'étudier à partir de 1912 à la Technische Hochschule à Munich (sciences d'ingénierie et d'architecture), dont il est fait allusion ici au chapitre III. Victor Engels achève ces études en 1917. Le père de Victor, Michel Engels (*1851–†1901), est déjà cité (maître Angemiche) dans un article de Ries datant de 1930. Vedruns Jean [Ries Nicolas], « L'agneau blessé », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 7/IV (1930), p. 339–344. Gilbert Pierre, *Luxembourg. La capitale et ses architectes*, Luxembourg, 1986, p. 190–191. Voir <https://www.vdl.lu/de/michel-und-victor-engels-engels-greiveldinger-familiengrab> (consulté le 1.7.2023).
- 37 Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 39.
- 38 Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 37. Un autre indice évident se trouve au chapitre II : « [...] un combat singulier, ou plutôt une série de pugilats avec quelques individus représentatifs de ce vieux monde décadent et acheminé vers la pourriture. » Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 111.
- 39 Wilhelm Frank, *Études sur la littérature luxembourgeoise de langue française*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris-IV, 1991, p. 105. Voir aussi Ries, *Le diable aux champs* ... commenté par Steffen (voir note 4), p. 235 (« [Harald] parcourt le pays et se lance dans des réflexions sur le devenir de sa patrie, sur l'attitude hypocrite et mensongère de la société. »).
- 40 « RIES, Nicolas », dans Wilhelm, *Dictionnaire* ... (voir note 8), p. 281. Wilhelm, « Il y a soixante ans ... » (voir note 18), p. 11.
- 41 Wilhelm Frank, « Diekirch et son canton vus par Nicolas Ries (1876–1941) », dans *nos cahiers* 17/2 (1996), p. 119–139, ici 131. Steffen, « De l'activité journalistique ... » (voir note 30), p. 436 (« un envol bucolique » dans ses textes des années 1930).
- 42 Ries, « Le boxeur impénitent ... » Noppeney (voir note 22), p. 86.
- 43 « Aus luxemburgischen Zeitschriften », dans *Die Warte* 4/15/120, dernière page = *Luxemburger Wort* 104/101 (11.4.1951), p. 12, col. 1.
- 44 Steffen, « Deux compères défenseurs ... » (voir note 9), p. 132.
- 45 Wilhelm Frank, « Derrière les coulisses de la création romanesque luxembourgeoise de langue française », dans *Récréation* 7 (1991), p. 87–106, ici 98.
- 46 Ries, *Le diable aux champs* ... commenté par Steffen (voir note 4), p. 244. « Le rang, c'est la fatalité inéluctable que nous portons en nous [...]. » Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 112.
- 47 Voir l'édition ci-dessous, p. 18.
- 48 Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 39.
- 49 Steffen, « De l'activité journalistique ... » (voir note 30), p. 436. Steffen semble n'avoir eu connaissance que d'un seul tapuscrit conservé à la BnL (pas de cote indiquée). Dans l'ouvrage Ries, *Le diable aux champs* ... commenté par Steffen (voir note 4), p. 276, il ne cite pas le Ms 561.

- 50 Ries, *Le diable aux champs* ... commenté par Steffen (voir note 4), p. 235.
- 51 « [...] après vingt ans d'absence, [...] » et « [...] bonnes farces estudiantines d'il y a vingt ans [...] » Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 102 et 105.
- 52 L'émigration luxembourgeoise aux États-Unis est thématisée dans plusieurs publications de Nicolas Ries.
- 53 Harald est comparé à John (Hercule) Grün (*1868–†1912). Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 36.
- 54 Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 102.
- 55 Wilhelm, *Études sur la littérature* ... (voir note 39), p. 104.
- 56 Voir l'édition ci-dessous, p. 12. Le prénom figure à la page 47 du tap. 753.
- 57 « Un monsieur van der Keyne [van der Wekene] [!], professeur d'histoire à Hautefort [Luxembourg], déchiffre pour lui une inscription latine figurant sur une pierre trouvée par hasard dans les champs avoisinants et commémorant la consécration d'un autel du dieu Veraudunus. » Wilhelm, « Nicolas Ries (1876–1941). Professeur ... » (voir note 3), p. 259.
- 58 « [...] Bella] n'avait qu'à se féliciter d'être sa soeur, [...] » Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 21), p. 13.
- 59 Wilhelm, *Études sur la littérature* ... (voir note 39), p. 105.
- 60 Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 36.
- 61 Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 106.
- 62 Diderrich a entre autres publié un article sur l'histoire de Mondorf dans *Les Cahiers luxembourgeois* (1932).
- 63 Dans le chapitre I, Ries note explicitement « Manceville-Pouilly du ci-devant comté de Roussy, dont notre ami Emile Thierry a raconté les destinées, [...] ». Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 101. Voir Diderrich Émile, « Les derniers seigneurs du Comté de Roussy », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 2 (1932), p. 119–128 (Le comté de Roussy) et 3 (1932), p. 159–164 (Les comtes de Mensdorff-Pouilly).
- 64 Ries Nicolas, « Emile DIDERRICH », dans *L'Indépendance Luxembourgeoise* 63/275 (2.10.1933), p. 3, col. 1–2.
- 65 Source : <https://www.autorenlexikon.lu/page/author/561/561/FRE/index.html> (consulté le 1.7.2023).
- 66 Voir à ce sujet aussi le personnage similaire de Mariette Maillon dans *Sens unique*. Jehin Ludi-vine, « À l'ombre du chêne, un bouquet de fleurs des champs. Dédicace de Nicolas Ries à Ry Boissaux », dans *Die Widmung. Von der Vielfalt* ... (voir note 9), p. 154–159, ici 158.
- 67 Voir l'édition ci-dessous, p. 13.
- 68 Wilhelm, « Derrière les coulisses ... » (voir note 45), p. 91, note infrapaginale 7 (« [...] Ry Boissaux, qui devait tenir l'œuvre inédite de son auteur. »). Dans une dédicace, Ries l'appelle « chère amie ». Jehin, « À l'ombre du chêne ... » (voir note 66), p. 154–155. Il n'est pas absurde de penser que Batty Weber aurait également reçu un exemplaire de *Boxeur* des mains de Ries, si Weber n'était pas mort avant lui.
- 69 Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 106 et <https://www.autorenlexikon.lu/page/author/179/1791/FRE/index.html> (consulté le 1.7.2023).

- 70 Steffen, « Deux compères défenseurs ... » (voir note 9), p. 130–133. Dans son article sur Weber, Ries fait l'éloge de telle façon : « [...] Weber] apportait un talent d'une grande souplesse et les dons naturels les plus rares. » Ries Nicolas, « Batty Weber dramaturge », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 7/VIII (1930), p. 736–746, ici 737.
- 71 Étonnamment la localité de Flaxweiler, si chère à Ries, n'est pas évoquée dans son livre touristique *Le Beau Pays de Luxembourg*, Luxembourg, 1928.
- 72 « [...] Ries recourt à des artifices pour singulariser son récit, francisant nos toponymes luxembourgeois d'origine germanique. » Wilhelm, *Études sur la littérature ...* (voir note 39), p. 253.
- 73 Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 23), p. 100. Lincières devrait être Junglinster.
- 74 D'après Luxembourg, BnL, Ms 753 (tapuscrit).
- 75 Mousseron tap. 561.
- 76 à servir ms., tap. 753 : à \se/ servir tap. 561.
- 77 passe écrit et corrigé en passa tap. 561.
- 78 Mousseron tap. 561.
- 79 Hautefort écrit et corrigé en Hautfort ms. 753 : Hautfort tap. 561.
- 80 Hautfort tap. 561.
- 81 de conversation ms., tap. 753 : de \la/ conversation tap. 561.
- 82 Hautefortais écrit et corrigé en Hautfortais ms. 753 : Hautfortais tap. 561.
- 83 fut ms., tap. 753 : fût tap. 561.
- 84 ses dans Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note 18), p. 38.
- 85 gagnait de l'argent tap. 753 : gagnait son existence de l'argent ms. 753 : gagnait sa vie de l'argent tap. 561.
- 86 avait ms. 753.
- 87 pétroles ms. 753, tap. 561.
- 88 devait ms. 753, tap. 561.
- 89 ? tap. 561.
- 90 le tap. 753 : la ms. 753, tap. 561.
- 91 Victor Langelot ou Vicange est l'architecte Victor Engels (*1892–†1962).
- 92 les parlottes ms., tap. 753 : des parlotes tap. 561.
- 93 manque ms. 753.
- 94 pleuri écrit et corrigé en fleuri tap. 561.
- 95 Madame tap. 561.
- 96 grandes guides ms. 753, tap. 561 : grands guiches tap. 753.
- 97 passés écrit et corrigé en passées tap. 753 : passés ms. 753 : panés écrit et corrigé en passés [!] tap. 561.
- 98 et sachant ms., tap. 753 : et sachant écrit et corrigé en elle savait tap. 561.
- 99 censée tap. 753 : sensée ms. 753 : sensée tap. 561.
- 100 posséder ms., tap. 753 : posséder écrit et corrigé en possédant tap. 561.
- 101 ne écrit et supprimé tap. 561.
- 102 Madame tap. 561.
- 103 qu'elle ms., tap. 753 : et qu'elle tap. 561.
- 104 arriver ms. 753 : arrive écrit et corrigé en arriva tap. 561.
- 105 Madame tap. 561.

- 106 qui tap. 753 : *qui en ms.* 753 : \qu'/on tap. 561.
- 107 toute ms., tap. 753 : toute\s/ tap. 561.
- 108 Madame tap. 561.
- 109 George Bernard Shaw (*1856–†1950), écrivain britannique et détenteur du prix Nobel de littérature en 1925.
- 110 elle ms., tap. 753 : \qu'/ elle tap. 561.
- 111 ; tap. 561.
- 112 Madame tap. 561.
- 113 Monsieur tap. 561.
- 114 Madame tap. 561.
- 115 ne me suis tap. 753 : ne suis ms. 753, tap. 561.
- 116 vous ms., tap. 753 : \si/ vous tap. 561.
- 117 craindrai tap. 561.
- 118 Monsieur tap. 561.
- 119 Madame tap. 561.
- 120 porta tap. 561.
- 121 à rendre manque ms. 753 : \à rendre/ tap. 561.
- 122 Monsieur tap. 561.
- 123 Madame tap. 561.
- 124 Madame tap. 561.
- 125 que saurait tap. 753 : que ne saurait ms. 753, tap. 561.
- 126 Pourquoi \pas/ tap. 561.
- 127 Madame tap. 561.
- 128 au tap. 753 : manque ms. 753 : dans le tap. 561.
- 129 Madame tap. 561.
- 130 Ka [!] tap. 561.
- 131 Madame tap. 561.
- 132 Mousseron tap. 561.
- 133 conduiraient écrit et corrigé en conduisaient tap. 561.
- 134 Hautfort tap. 561.
- 135 voilà écrit et corrigé en voilé tap. 561.
- 136 Coupérosé tap. 753 : couperosé ms. 753, tap. 561.
- La couperose est une affection cutanée au visage.
- 137 Vanderkeyne ms. 753 : Vanderkeyne écrit et corrigé en Van der Keyne tap. 561.
- Correspond à Nicolas van Werveke (*1851–†1926), enseignant d'histoire et historien luxembourgeois prolifique.
- 138 Hautfort tap. 561.
- 139 Verandunus écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561.
- 140 précisément ms. 753, tap. 561 : précisément tap. 753.
- 141 côté ms. 753, tap. 561 : coté tap. 753.
- 142 Appollon écrit et corrigé en Apollon tap. 561.
- 143 , ms. 753, tap. 561.

- 144 générale *tap. 561* : générale *ms.*, *tap. 753*.
- 145 succédé *ms.*, *tap. 753* : succédé\es/ *tap. 561*.
- 146 Camille Jullian (*1859–†1933) est un historien, philologue et épigraphiste français.
- 147 Verandunus *écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561*.
- 148 Verandunus *écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561*.
- 149 Éventuellement Nicolas Ries a eu Nicolas van Werveke comme enseignant d'histoire à l'Athénée au cours de l'année 1891–1892. Par l'arrêté grand-ducal du 3 octobre 1892 van Werveke est attaché à l'École industrielle et commerciale de Luxembourg. Dans son chapitre « La vie littéraire » (voir note 30, p. 337), Ries précise en tout cas qu'il a eu Arthur Herchen (*1850–†1931) en histoire aux classes supérieures.
- 150 Trèves *tap. 561*.
- 151 comme *écrit et corrigé en connu tap. 561*.
- 152 tumiliformes *ms. 753, tap. 561*.
- 153 les *ms. 753, tap. 561*.
- 154 Trèves.
- 155 Arlon.
- 156 Niederaanven.
- 157 Dalheim.
- 158 Altrier, commune de Bech.
- 159 Garche, commune de Thionville. Voir Duquesny L. [Roger L.], « Caranusca, Ricciacum et Daspich ou Autour de deux brochures récentes », dans *Jahrbuch. Luxemburgische Sprachgesellschaft* 1929, p. 145–152.
- 160 La fée Viviane ou la Dame du Lac est un personnage de la légende arthurienne.
- 161 que *tap. 561*.
- 162 paysans *tap. 753* : payens *ms. 753, tap. 561*.
- 163 On *écrit et corrigé en Ou tap. 561*.
- 164 ichthyosaures *ms.*, *tap. 753* : ichthyosaures *écrit et corrigé en ichthyosaures tap. 561*.
- 165 Laménagement des bâtiments du Musée national au Marché-aux-Poissons est presque terminé en 1940.
- 166 En 1935, Ries publie une brève notice sur la découverte de deux ichthyosaures trouvés à Schouweiler. Vedruns Jean [Ries Nicolas], « Parmi la Faune antediluvienne », dans *Luxembourg. Journal du matin* 1/7–8 (22–23.4.1935), p. 1, col. 4.
- En 1933, des vertèbres et un squelette d'ichthyosaure sont découverts lors de travaux d'élargissement de la ligne de chemin de fer près de Bascharage. De Muyser Ernest et Faber Gustave, « Mise à jour des premiers squelettes d'Ichthyosaures sur le territoire du Grand-Duché de Luxembourg », dans *Annuaire* (voir note 2), p. 27–34.
- 167 Verandunus *écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561*.
- 168 l' *écrit et supprimé tap. 561*.
- 169 après *ms.*, *tap. 753* : après *supprimé et écrit dans tap. 561*.
- 170 renégat *tap. 753* : renégat *ms. 753, tap. 561*.
- 171 est sort *ms.*, *tap. 753* : est \le/ sort *tap. 561*.
- 172 Hautfort *tap. 561*.

- 173 Sans doute la Section historique de l'Institut Grand-Ducal.
- 174 Verandunus écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561, 753.
- 175 de la porte d'entrée ms., tap. 753 : de la porte tap. 561.
- 176 Inscription votive et honorifique trouvée au Widdenberg (commune de Betzdorf) en 1915, conservée maintenant au Musée national d'archéologie, d'histoire et d'art à Luxembourg (numéro d'inventaire 547).
- Merten Hiltrud, « Der Kult des Mars im Trevererraum », dans *Trierer Zeitschrift für Geschichte und Kunst* 48 (1985), p. 7–113, ici 69–71. Ternes Charles-Marie, « Les inscriptions antiques du Luxembourg (IAL) », dans *Hémecht* 17/3–4 (1965), p. 267–478, ici 424–425, n° 135. Finke Hermann, « Neue Inschriften », dans *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission* 17 (1927), p. 1–107, ici 23, n° 69.
- Voir aussi Vedruns, « Au pied du Verdumont ... » (voir note 32), p. 23.
- 177 D. tap. 753 : D. ms. 753 : D° tap. 561.
- 178 P. tap. 753 : P. ms. 753 : P° tap. 561.
- 179 MATRIS° tap. 561.
- 180 Verandunus écrit et corrigé en Veraudunus tap. 561.
- 181 Liberté tap. 561.
- 182 humaine tap. 561.
- 183 dilettants tap. 561.
- 184 Ries se réfère ici à l'article de Van Werveke Nicolas, « Luxemburger Flur- und Ortsnamenforschung », dans *Luxemburgische Sprachgesellschaft. Jahrbuch* 1926, p. 28–47, ici 33 (« [...] den des Franzosen Créquy, [...]. Der Name des Krekelsberges ist wohl deutschen Ursprungs, von Kraa, Krähe; [...] »).
- 185 Hautfort tap. 561.
- 186 mont des corneilles écrit et corrigé en Mont des Corneilles tap. 561.
- 187 Mousseron tap. 561.
- 188 Sur Mensdorff-Pouilly voir <https://betzdorf.lu/commune/presentation/les-cinq-villages/> (consulté le 1.7.2023).
- 189 Il s'agit de la gare de Roodt-Syre.
- 190 Lepreux correspond à Aloyse Kayser (*1874–†1926), député de la ligue libérale/parti radical-socialiste (1908–1918 et 1919–1926).
- 191 celles ms. 753, tap. 561.
- 192 monsieur tap. 561.
- 193 avait ms. 753.
- 194 Flaxweiler.
- 195 Monsieur tap. 561.
- 196 Hautfort tap. 561.
- 197 était resté ms., tap. 753 : était resté écrit et remplacé par demeura tap. 561.
- 198 avait écrit et corrigé en ait tap. 561.
- 199 manque ms. 753.
- 200 demande écrit et corrigé en demanda tap. 561.
- 201 Hautfort tap. 561.

- 202 En tout cas les dernières années, la procession vers la statue de la *pietà* a lieu à la Fête-Dieu. La statue (dite « Bildgen », 16e s.) originale se trouve maintenant à l'église paroissiale et une copie se trouve près du chemin repris 122 au sud de Flaxweiler. Le chêne, vieux de plus de 400 ans, a été détruit en 1997. Voir http://parverband.betzdorf.lu/chronik_flaxweiler.html (consulté le 1.7.2023) et Vedruns, « Au pied du Verdumont ... » (voir note 32), p. 25 (« [...] le chêne plus de cinq fois centenaire [...] Ce chêne abritait sous ses branches de géant une statue en grès roussi représentant la Vierge tenant sur ses genoux le corps du Christ descendu de la croix. Cette „Pieta“ [...] »). Nous tenons à remercier M. le curé Guy Diederich pour ses précisions et Mme Maryse Wampach.
- 203 pèlerinage *tap.* 753 : pèlerinage *ms.* 753, *tap.* 561.
- 204 Le Café Steffes à Flaxweiler.
- 205 jour *tap.* 753 : jours *ms.* 753, *tap.* 561.
- 206 dit écrit et corrigé en s'écrit *tap.* 561.
- 207 minimum écrit et corrigé en minium *tap.* 561.
- 208 prenez écrit et corrigé en prend (!) *tap.* 561.
- 209 vous écrit et remplacé par te *ms.* 753.
- 210 vous *ms.*, *tap.* 753 : vous écrit et remplacé par te *tap.* 561.
- 211 vous *ms.*, *tap.* 753 : vous écrit et remplacé par tu *tap.* 561.
- 212 connaissez *ms.*, *tap.* 753 : connaissez écrit et corrigé en connais *tap.* 561.
- 213 donneurs écrit et corrigé en dormeurs *tap.* 561.
- 214 qu' écrit et remplacé par dont *ms.* 753.
- 215 amuse *ms.*, *tap.* 753 : amuse écrit et corrigé en amusa *tap.* 561.
- 216 là supprimé *tap.* 561.
- 217 À la page 36 du *tap.* 753 (chap. VII), son nom est précisé : Pierre-Benoît Maraut. Comme Jean Maraut correspond en partie à Nicolas Ries et que le curé de Flaxweiler s'appelle aussi Ries, il est logique que le nom de famille Ries est transformé également ici en Maraut. Jean-Pierre Ries est curé de Flaxweiler de 1938 à 1956. Nies Mathias, *Die Pfarrseelsorger der Diözese Luxemburg*, Itzig, 1981, s. p., sous « Flaxweiler ».
- 218 conséquence écrit et corrigé en conséquent *tap.* 561.
- 219 . *tap.* 561.
- 220 pugilistiques *tap.* 753 : pugilistiques *ms.* 753, *tap.* 561.
- 221 il *ms.*, *tap.* 753 : ils *tap.* 561.
- 222 serai\en/t *tap.* 561.
- 223 dirait écrit et corrigé en disait *tap.* 561.
- 224 , *tap.* 561.
- 225 si, *ms.* 753, *tap.* 561.
- 226 travers écrit et corrigé en trouver *tap.* 561.
- 227 valets écrit et remplacé par laquais *tap.* 561.
- 228 pqysans *tap.* 561.
- 229 ! *tap.* 561.
- 230 doivent *tap.* 753 : savent *ms.* 753, *tap.* 561.
- 231 dieu écrit et corrigé en Dieu *tap.* 561.

- 232 . non ms. 753 : , non tap. 561 : . Non tap. 753.
 233 madame écrit et corrigé en Madame tap. 561.
 234 Monsieur tap. 561.
 235 ; tap. 561.
 236 Mister tap. 561.
 237 Hautfort tap. 561.
 238 monsieur écrit et corrigé en Monsieur tap. 561.
 239 bâtiments écrit et corrigé en bâtisseurs tap. 561.
 240 Dans la vraie vie, Victor Engels n'a pas construit de cathédrale, mais ensemble avec René Mail-
 liet il a dessiné les plans pour la troisième synagogue à Luxembourg, construite de 1951 à 1953.
 241 une tap. 753 : ma ms. 753 : une écrit et remplacé par ma tap. 561.
 242 vos écrit et corrigé en les tap. 561.
 243 s'attente écrit et corrigé en s'attellent tap. 561.
 244 procède écrit et corrigé en procéda tap. 561.
 245 annonçant tap. 753 : annonçant ms. 753, tap. 561.
 246 hantés ms., tap. 753 : hanté\e/s tap. 561.
 247 aussi protecteurs ms. 753.
 248 pêcheurs tap. 753 : pêcheurs ms. 753, tap. 561.
 249 ; tap. 561.
 250 être bien ms. 753.
 251 qu' ms. 753, tap. 561.
 252 Ries se réfère à la partie « Le Grand Inquisiteur » dans le roman *Les Frères Karamazov* de Fédor
 Mikhaïlovitch Dostoïevski (*1821–†1881).
 253 Dovstoiesky ms. 753 : Dovstoiesky écrit et corrigé en Dostoïevsky tap. 561.
 254 Dieu ms. 753, tap. 561.
 255 par elle établie ms., tap. 753 : par elle établie écrit et corrigé en qu'elle a établie tap. 561.
 256 de \la/ vertu tap. 561.
 257 besoin écrit et corrigé en besoins tap. 561.
 258 eu ms. 753, tap. 561 : en tap. 753.
 259 et ses ms. 753.
 260 Monsieur tap. 561.
 261 ? tap. 561.
 262 provoquant ms. 753, tap. 561, 753 : provocant dans Wilhelm, « L'Amérique du Nord ... » (voir note
 18), p. 38.
 263 chasse écrit et corrigé en classe tap. 561.
 264 » manque ms. 753.